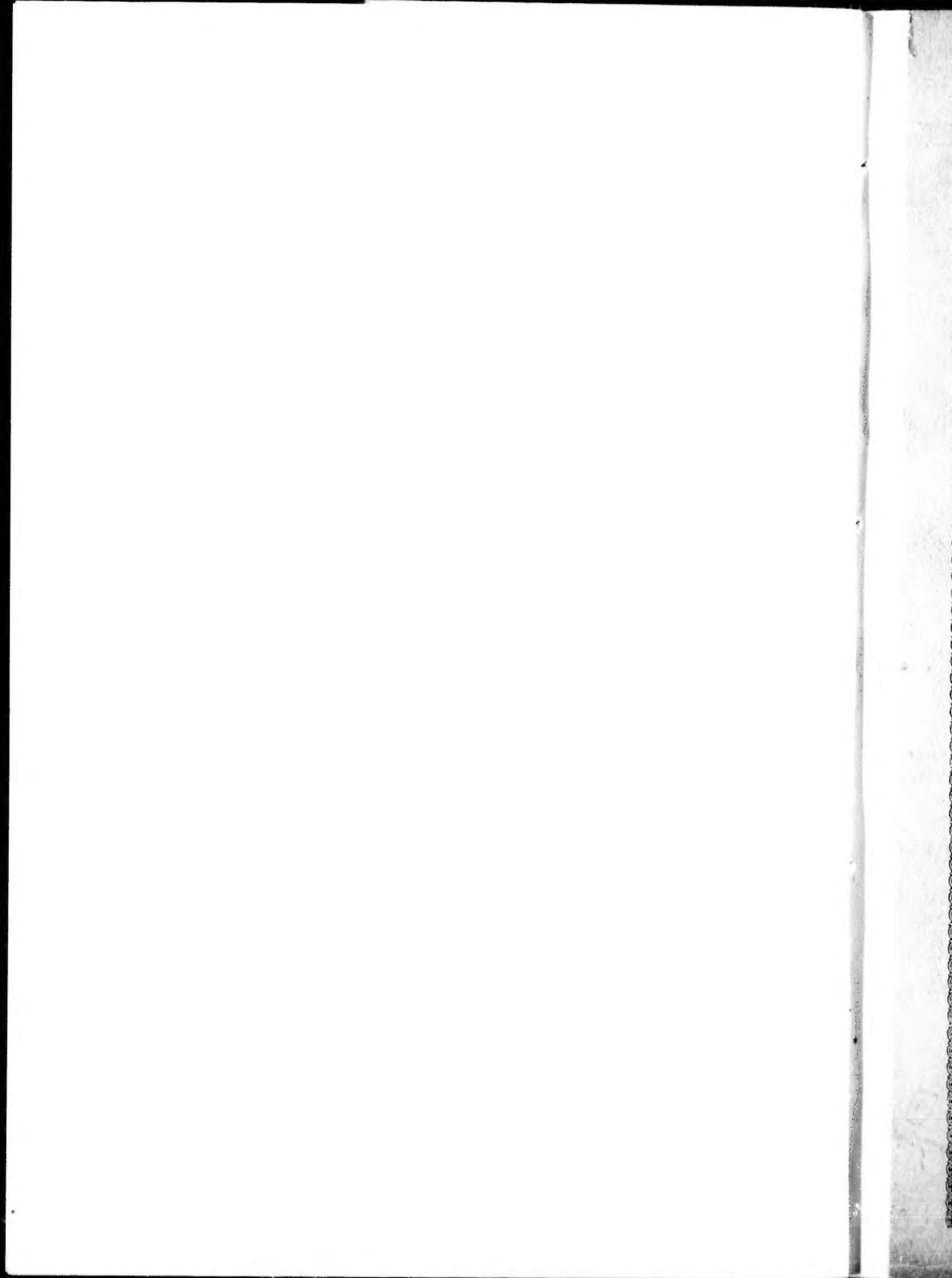




LA MISERICORDE

— OU —

50 Années de Dévouement et d'Abnégation

— DES —

RELIGIEUSES de MISERICORDE

A Montréal

PAR

HENRI GIROUX.

1894.



Ferdinand Hogue,

Rijoutier, Horloger et Opticien,

43 COTE ST-LAMBERT

Porte voisine de chez M. PAUZE,

MONTREAL.

Spécialité : Fabricant de médailles de récompense, pour Collèges, Couvents, etc.

Dans la fabrication et les desseins des médailles, cette branche importante de notre commerce, nous donnons le soin délicat, toute l'attention requise pour assurer la plus entière satisfaction.

Nos ouvriers sont des hommes d'expérience, et les commandes sont parfaitement adaptées aux patrons choisis. La reproduction de ce qu'il y a de plus nouveau, originale et de bon goût s'exécute promptement et à bas prix.

De nombreux témoignages attestent ce que nous avançons. Le lettrage, les desseins et les gravures sur médailles de bas prix comme de la plus haute valeur se font avec le même soin et promptitude.

Nos médailles d'or avec étui, celles surtout enchassées sur satin, pluche ou soie de couleur sont des plus artistiques et du plus beau fini !

 Les clients peuvent juger par eux-mêmes.

LA MISERICORDE

OU

50 Années de Dévouement et d'Adoption

— DES —

RELIGIEUSES de MISERICORDE

A Montréal

PAR

HENRI GIROUX.

1894.

259

BX 4405.

.7
G5

ERRATA

Page 44, ligne 1, au lieu de com, lisez comme.

Page 73, ligne 21, au lieu de attirat, lisez attira.

Page 74, ligne 19, au lieu de ceux, lisez celles.

Page 86, ligne 2 du nécrologe, St-Anne, lisez St-Antoine.

Page 96, ligne 24, au lieu de Bessner, lisez Messner.

Page 118, ligne 4, au lieu de Cavanagh, lisez Kavanagh.

Même page, ligne 7, lisez Supérieure.

Même page, ligne 22, lisez nov. et post. 12.

Page 119, ligne 17, — lisez Drs. Dagenais et DeCotret.

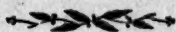
Page 124, au bas de la page lisez environ \$700.

Page 125, ligne 6, lisez et les aumônes recueillies par elles.

Compilateur consciencieux, nous avons préparé ces pages un peu à la hâte, mais sans haine comme sans hypocrisie. Nous nous sommes fait une loi absolue d'exposer la vérité telle que Dieu nous a permis de la voir, au risque de blesser l'humilité des bons ou l'orgueil des méchants. Voilà tout !

✦ La Miséricorde. ✦

Jesus et les pecheurs. Le larron Dimas.
Marie-Magdeleine.



La première fois que ce mot divin de Miséricorde descendit sur la terre, semblable à un rayon des tabernacles éternels, il se fit pour ainsi dire une création nouvelle. L'univers tressaillit comme s'il avait encore entendu la voix puissante qui lui ordonna de sortir du néant ; les anges sourirent sur leurs trônes éblouissants, et leurs regards fraternels s'abaissèrent sur l'humanité régénérée avec une ineffable expression de bonheur et d'amour.

Les hommes qui avaient vécu jusqu'alors divisés par un égoïsme barbare commencèrent à se lier plus étroitement dans la voie douloureuse de la vie. Une passion incon-

nue plus indomptable que la vertu des héros, la passion du dévouement, embrasa toutes les âmes.

O divine charité ! quelle bouche humaine est assez éloquente pour vanter tes immenses bienfaits ? Sans toi, tous les peuples ne seraient-ils pas dans un cachot ténébreux ? Quels miracles ne sais-tu pas faire, et quels abîmes ne sais-tu pas franchir pour accomplir ta vocation incomparable !

Plus il faut souffrir, plus tu te réjouis de pouvoir prouver par de salutaires sacrifices, que tu es plus puissante que la douleur et plus forte que la mort.

Plaindre et secourir ceux qui font fausse route ici-bas, c'est bien là un devoir de raison et de religion tout à la fois. Le Sauveur des nations, dans sa vie mortelle, en a donné d'admirables exemples : l'hypocrisie ne lui reprochait-elle pas de rechercher les pécheurs vivant dans le crime ?

Un jour, Jésus de Nazareth étant à table dans la maison de Mathieu, il y vint plusieurs publicains et gens peu recomman-

dables qui s'y placèrent avec lui et ses disciples. Ce que les pharisiens ayant vu, ils dirent à ces derniers : " Pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains et des personnes de mauvaise vie ? " Mais Jésus les ayant entendus, leur dit : " Ce ne sont point les sains, mais les malades, qui ont besoin de médecin. C'est pourquoi, allez et apprenez ce que veut dire cette parole : " J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice. Car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs."

La miséricorde, c'est donc le *fiat* créateur, le chef-d'œuvre de la droite du Tout-Puisant. C'est le consolant miracle devant lequel semblent pâlir toutes choses ! A ces traits, qui remplissent le cœur d'amour et de confiance, l'esprit reconnaît l'œuvre de Dieu : simplicité dans les moyens, promptitude et fécondité dans les effets.

Si la conversion du larron Dimas est magnifique du côté de Dieu, elle ne l'est pas

moins du côté de l'homme : " Prenez, dit *Orilia*, toutes les eaux de l'Océan, essayez de faire disparaître la couleur noire du nègre, ou les mouchetures du léopard ; vous les userez toutes avant de pouvoir y parvenir." L'homme qui s'est rendu coupable en violant la loi divine, ne peut être changé que par un miracle de la grâce. Tel était Dimas, qui reçut son pardon sur le Calvaire, à la droite du Christ.

Qui fut jamais plus misérable que lui ? Par la miséricorde qui fut jamais plus heureux ? Il avait commis des crimes innombrables ; c'était le plus grand voleur comme le plus dangereux meurtrier de son époque. Condamné à mort, son temps allait finir, et sa damnation se faisait sentir. Mais voilà que pendant un instant il aima Dieu de tout son cœur, et un indicible bonheur devint son partage.

" Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume ! "

" Aujourd'hui même, lui dit Jésus, tu seras avec moi dans le Paradis."



De même pour Marie-Magdeleine, pécheresse publique, devenue une des plus nobles âmes dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Parlant de cette illustre pénitente, le pape saint Grégoire le Grand n'hésite pas à dire : " Il est certain que Dieu a placé dans le Ciel de l'Eglise deux grands luminaires, deux Maries : Marie, la mère du Sauveur ; et Marie, sœur de Marthe et Lazare. La première, luminaire majeur, afin de présider au jour, c'est-à-dire pour être le modèle et la protectrice des âmes innocentes ; la seconde, luminaire mineur, placé aux pieds de Marie ; pour éclairer pendant la nuit et être le modèle et la protectrice des âmes repentantes."

Dans sa miséricordieuse sagesse, le Bon-Pasteur voulut se trouver sur le chemin de cette brebis égarée.

Remplie de confiance et de respect en sa doctrine régénératrice, Marie-Magdeleine, pénitente, accablée de honte et dévorée de

remords, se décida à venir lui demander son pardon. Entre la crainte et l'espérance, elle s'introduit chez Simon le pharisien, dans la salle du festin où était Jésus. Elle n'ose parler à ce dernier ni se présenter devant sa personne ; elle se tient en arrière, et comme pour gagner son cœur, elle s'approche tremblante, lui verse sur la tête un vase de parfum ; puis elle se prosterne bien humblement à ses pieds, les arrose de ses larmes et les essuie de ses cheveux.

Or, Simon méprisait cette femme et se croyait beaucoup plus qu'elle. Voyant donc ce qu'elle faisait, il se dit en lui-même : " Si cet homme était prophète, il saurait que cette créature est une grande pécheresse."

Mais pour le désabuser, le Sauveur prenant la parole, lui dit : " Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Maître, dites-le moi. Un créancier avait deux débiteurs, dont l'un lui devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. Ni l'un ni l'autre n'ayant de quoi le payer, il leur remis à tous deux ce qu'ils lui devaient. Lequel donc l'aime le plus ? "

“ Je crois, répondit Simon, que c'est celui à qui il a le plus remis.”

Et Jésus lui dit : “ Vous avez bien jugé.” Puis regardant la pécheresse, il s'adressa à Simon : “ Voyez cette femme. Je suis venu dans votre maison et vous n'avez pas apprêté d'eau pour me laver les pieds ; mais elle me les a arrosés de ses larmes, et les a essuyés de ses cheveux. Vous ne m'avez pas donné le baiser de paix, et depuis qu'elle est entrée ici, elle n'a cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez pas versé d'huile sur ma tête, et elle a répandu un parfum précieux sur ma personne. C'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.”

Et s'adressant à Marie-Magdeleine, il ajouta : “ Allez en paix, vos péchés vous sont pardonnés.”

Simon comprit alors par cette comparaison des deux débiteurs, que Dieu pardonne aux pécheurs en proportion de leur amour, et que cette femme qu'il regardait comme une infâme pécheresse et qui avait obtenu

par son amour le pardon de ses fautes, était plus agréable à Dieu que lui, quoique sa vie eût été moins coupable que la sienne.

A partir de ce moment, cette femme reconnaissante s'attacha au Sauveur pour écouter sa parole et ne plus le quitter. Elle eut la douce consolation de voir la première Jésus après sa résurrection, et d'en porter aux apôtres l'heureuse nouvelle.

S'étant retiré au désert de la Sainte-Baume, à quelques lieues de Marseille, Marie-Magdeleine y demeura trente ans, ne mangeant jusqu'à sa mort que les herbes que la terre lui donnait, ce qui a été affirmé et confirmé par l'immense et savant travail du pieux et regretté abbé Faillon, de la vénérable compagnie de Saint-Sulpice.

M. Etienne Michel Faillon, né en France, le premier mai 1799, vint à Ville-Marie en 1854, pour faire des recherches sur les origines religieuses du pays.

M. Faillon a traité de notre histoire avec une érudition profonde. Ce qui frappe le plus en lui, au milieu de cette érudition et

de la recherche la plus étendue des faits, c'est invariablement cet esprit éminemment pratique qui, parmi les matériaux de la science, lui faisait toujours distinguer et mettre en lumière les points utiles, actuels et agréables ; sachant trouver toujours, même dans le trésor le plus ancien des traditions chrétiennes, les enseignements les plus importants et les plus applicables aux temps nouveaux.

Le nombre de volumes édités par lui dans un laps de temps relativement restreint est étonnant. Tous ceux qui ont connu M. Faillon, savent avec quelle facilité et quelle rapidité vraiment incroyables, il entreprit et mena à bonne fin plusieurs ouvrages qui auraient pu nécessiter le travail de communautés entières.

Homme d'une grande sagesse, il était en même temps doué de l'imagination la plus heureuse, de la mémoire la plus vaste, et surtout d'une patience que rien n'était capable de lasser.

M. Faillon, prêtre de Saint-Sulpice, mou-

rut à Paris, le 25 octobre 1870. après avoir employé toute sa vie à l'avancement des sciences et à en répandre le goût. L'amour de la patrie comme le respect dû à la mémoire de ce pieux historien, nous oblige de le rappeler à nos lecteurs comme un modèle de travail auquel on trouverait difficilement, de notre temps, rien de supérieur.

Le Prochain.

En lisant l'histoire touchante de Marie-Magdeleine, ce modèle des repentantes, on dirait vraiment que la loi évangélique a travaillé tout exprès pour la femme, qu'elle a eu à cœur de la venger des mépris passés, que l'ayant trouvé dans un gouffre de dégradation et d'ignominie, elle a voulu compenser ses humiliations précédentes en la dotant d'une grandeur qui dépasse toute espérance.

Jésus-Christ qui connaissait si bien la fragilité humaine a supporté la femme avec une telle patience qu'il a soulevé plus d'une

fois contre lui le zèle amer des pharisiens et des docteurs de la loi.

Quand ils voulurent lapider la femme adultère, ne leur fit-il point cette accablante réponse : " Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre." Et lorsque l'un de ses tentateurs lui demanda : " Maître, que faut-il faire pour posséder la vie éternelle ? " est-ce que Jésus ne lui rappela pas, avec sa douceur admirable, que pour y parvenir il fallait suivre ce qui était écrit, c'est-à-dire : " Aimer Dieu de toute son âme, de toutes ses forces, de tout son esprit, et le prochain comme soi-même ! "

" Vous me demandez, lui dit le divin Maître, qui est votre prochain. Ecoutez.—Un homme qui descendait de Jérusalem à Jérico, tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, le criblèrent de blessures et s'en allèrent, le croyant mort. Il arriva ensuite qu'un prêtre descendait par le même chemin, lequel l'ayant aperçu, passa outre

" Un lévite qui vint sur ce lieu, le regarda, sans non plus lui porter secours.

“ Mais un Samaritain, passant où était ce malheureux, en fût touché de compassion. Il s'approcha de sa personne, lui versa de l'huile et du vin sur ses plaies qu'il banda, puis le plaçant sur son cheval, il l'emmena dans l'hôtellerie la plus proche, fit les dépenses nécessaires pour son rétablissement et eut soin de lui.

“ Lequel de ces trois vous semble-t-il avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des brigands ? ”

“ Celui, dit le docteur, qui a assuré la miséricorde envers lui.” “ Allez, dit Jésus, et faites de même.”

Cette espèce de sacerdoce, toute de lumière et de sagesse, les exécuteurs des volontés de Dieu sur notre pays, et les patronnes de nos origines l'ont exercée admirablement !

Dévouement et Charité en la Nouvelle-France.

Les hommes dévoués dont on garde les souvenirs.
Sur le marbre ou l'airain, même sur une page
Restent toujours vivants et sont un héritage
Pour tout peuple qui croit à de grands avenir.

P. C.

Il fait bon de s'arrêter pour vénérer le dévouement de nos ancêtres dans la Foi; héros qui donnèrent leur vie pour nous conquérir, la paix et la liberté de notre Eglise. La reconnaissance est une vertu admirable : c'est un parfum qui ne s'exhale que de la pureté du cœur. Les païens lui élevaient des autels; les poètes et les écrivains se complaisaient à célébrer les belles actions qu'elle enfante.

Si nous voulons parler de l'organisation de l'Eglise du Canada, aujourd'hui si vaste et si nombreuse, ou des premiers pas des lettres et des sciences, nous n'avons qu'à prononcer avec respect le nom illustre de Laval-de-Montmorency, dont la maison est si brillante que ce ne serait pas un médiocre

embarras que de vouloir en mesurer sa grandeur. De ce prélat dont les travaux sont une des plus belles parties des annales de la Nouvelle-France ; dont les actes héroïques furent : hospitalité, charité, horreur des passions humaines.

En vérité, c'est bien autour de ce nom à jamais glorieux que se groupèrent, au cœur d'une société naissante, dans ce qui n'était alors qu'une forêt vierge, ces missionnaires Récollets, Jésuites et Sulpiciens qui, à travers les batailles, dans des voyages dangereux et pénibles, ou au milieu des luttes intellectuelles, volaient à la conquête des infidèles, luttant avec un courage magnanime contre la férocité, l'ivrognerie, les ruses, la misère et l'erreur des naturels ; contre la mauvaise administration ou les vices de certains commandants et leurs victimes ; et cela en marquant de leur sang, au besoin, les plus rudes commencements de ce merveilleux développement dont l'Amérique est aujourd'hui le théâtre.

S'il s'agit de rappeler la fondation de Ville-

Marie en 1642, de cette entreprise hasardeuse et jugée alors plus que téméraire, il suffira de mentionner Paul Chomedey-de-Maisonneuve, portant et érigeant lui-même sur le Mont-Royal, en 1643, le signe de la miséricorde. Cet homme, il ne sut qu'obéir aux lois de Dieu. Toute sa vie, il cultiva en lui-même la force par la foi, l'énergie par l'action, la vertu par la souffrance.

C'est avec ces traits superbes qu'il se couvrit de gloire aux yeux de ses contemporains.

Salut ! ô Maisonneuve, fondateur de Ville-Marie !
Si jamais l'étranger venait souiller son sein
Oh ! que tous ses enfants, pour sauver la patrie,
Comme toi, en honneur offrent leur vie !
Non, ce n'est pas mourir que d'avoir ton destin !

Ce que ce héros chrétien et ces généreux compagnons vinrent chercher sur notre sol, ce n'était point les richesses de la nature ni les merveilles de l'industrie. Certes non ! Ils firent reculer la forêt devant le drapeau fleurdelysé, et domptèrent la férocité de l'Iroquois en le soumettant au joug de la croix. Ils n'a-

vaient pas besoin d'être animés par la perspective d'une médaille d'honneur ou par la voix du tambour et du clairon pour féconder saintement le sol de leurs sueurs et de leur sang. Ils succombaient comme les premiers chrétiens, en faisant sortir la victoire du sein même de leur héroïque dévouement !

Qui connaît aujourd'hui ces noms que l'histoire nous conserve ? Qui se souvient de ces lieux illustrés par le génie de leurs fondateurs, et plus tard par le courage de leurs défenseurs ?

Ici nous prenons la franche liberté de dire que ces interprètes et exécuteurs des volontés de Dieu en la Nouvelle-France ; qui créèrent cette florissante colonie dont les dernières luttes ont fait l'admiration de l'ancien-monde, ne sont pas assez populaires parmi nous. Nous ne nous rappelons pas suffisamment de tous les titres qu'ils ont à notre admiration, à notre vénération ! Ainsi en parcourant un jardin dont la vue nous charme, nous n'avons qu'une faible reconnaissance pour le jardinier dont la main

habile a fécondé toutes ces merveilles.

Ce n'est donc que justice si dans un généreux enthousiasme, leurs nombreux admirateurs leur ont élevé depuis quelques années des marbres ou des bronzes, avec titres et inscriptions, afin de témoigner hautement de ces fleurs desséchées, dont le parfum vieilli et les couleurs presque effacées nous rappellent des souvenirs pleins de charmes !

Les patronnes de nos origines

Si Dieu a appelé, dans la fondation comme pour la défense du Canada, autant d'hommes supérieurs, n'oublions pas qu'il a aussi donné à des femmes sublimes la mission non moins belle de faire connaître et chérir les douceurs du christianisme.

A l'exemple des pieuses femmes qui écoutaient dans la Judée le grand mystère du sacrifice et de la charité, nos gloires d'autrefois s'élevaient au-dessus des agitations de la vie avec la bénédiction sur les lèvres et la sérénité au front : Des larmes, des prières

comme les plus rudes labours accomplis sans le moindre respect humain, voilà autant de saintes œuvres généreusement prodiguées pour le prochain par ces chastes figures !

C'est l'humble de Guercheville (Antoinette Pons), dame pleine d'honneur et de mérite qui, par deux fois, fit équiper et charger pour les grandes entreprises de la Nouvelle-France des navires à ses frais, et transporter des sujets valeureux, des femmes courageuses, sous la conduite de religieux zélés.

C'est la pieuse veuve de Bullion, personne de condition, la grande dispensatrice des biens de la fortune, la *bienfaitrice inconnue* de l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie, fondée par Mlle Jeanne Mance, de sainte mémoire.

C'est l'illustre Marie Guyart de l'Incarnation, — la Thérèse du Canada — qui vint à Québec en 1639, enseigner que toute terre, pour devenir une patrie, doit être consacrée par un culte, fécondée par les sueurs et le travail, et rivée par le triple et indissoluble lien de l'amour d'une femme chrétienne.

Ce sont les dames d'Aiguillon, et de la Peltrie, dont les semences de bien, répandues à Québec comme dans Montréal, se levaient en de splendides moissons.

C'est cette vierge illuminée par la charité du Christ,

Marguerite Bourgeois,

prédestinée selon les conseils de la sagesse divine à porter la belle couronne de l'éducation des filles dans Ville-Marie.

Cette vénérable fondatrice a paru avec tant d'éclat et a pris une si large part dans l'établissement de Ville-Marie, elle y tient encore de nos jours, par son Institut, un rang si distingué, qu'il n'est pas possible de la trop bien faire connaître.

Toutes ces choses, d'ailleurs, sont utiles à dire, pour la consolation de ces nombreuses imitatrices, et le bon nombre de ces admirateurs !

A la naissance de Marguerite, en 1620, sa mère n'eut point à déposer sur son berceau

une couronne de marquise ; mais elle lui réservait un brillant héritage : le trésor de ses vertus.

O Providence ! c'est à la mort de sa pieuse mère, après les plus doux comme les plus touchants entretiens, que le cœur rempli de l'amour de Dieu, la jeune Marguerite commença à exercer les fonctions de maîtresse d'école. Son père Abraham Bourgeois, marchand, voyant en elle une rare prudence accompagnée de la plus solide piété, lui confia l'éducation de ses plus jeunes enfants, avec le soin du ménage.

Elle s'acquitta avec bonheur de cette charge, et remercia la divine Providence de lui avoir fait connaître sa vocation d'institutrice.

A la gloire de sa Congrégation, Marguerite Bourgeois était de son temps la femme la plus instruite. A une époque où les dames et les princesses de la Cour, avec leur hennin d'or, voilées de la plus fine mousseline, et leurs escoffons couverts de pierreries, ne savaient pas l'orthographe, la sœur Bour-

geois dans son costume d'humble institutrice, écrivait parfaitement sa langue.

Des spécimens de ses mémoires, précieusement conservés à la congrégation N. D., de Montréal, le prouvent abondamment. Dans les correspondances qu'elle tenait avec les éminents fondateurs de Saint-Sulpice, MM. Olier et Tronson, le style est correct, élégant et plein de naïveté.

Ce n'est point en France que la Sœur Bourgeois devait réussir dans sa noble profession, mais au Canada où Dieu la destinait pour remplir cette mission. Bien des obstacles s'opposaient à un pareil projet. Son oncle M. Cossart et plusieurs personnes très recommandables mirent tout en œuvre pour la retenir. Elle n'en persista pas moins ; l'autorité ecclésiastique l'approuva, le ciel lui-même parla : “ *Va, lui dit la Mère de Dieu, je ne t'abandonnerai point.* ”

Le fondateur de Ville-Marie, Paul Chomedey de Maisonneuve, qui avait pour la Sœur Bourgeois la plus haute estime et une profonde vénération, acquiesça à sa demande

en 1653, lui permettant de passer en la Nouvelle-France avec les nouveaux colons qu'il venait recrutés.

Elle partit comme les apôtres, n'ayant pour tout bagage qu'un léger paquet qu'elle eût pu porter sous son bras. Le voyage qui fut très périlleux dura deux mois. Mais cela n'empêcha pas que, Marguerite Bourgeois s'intéressât pendant la traversée au bien et au soulagement de tous. La vue seule de sa personne portait à Dieu, disent ses contemporains. Admirable par la pureté de son cœur, son sourire angélique, sa charité incomparable, elle apparaissait à ses compagnons de voyage, à travers le grondement de l'orage ou le ballottement des flots, comme l'étoile propice et bénie qui emprunte son éclat au soleil et perce la tempête.

A peine la sœur Bourgeois eut-elle débarqué à Québec qu'elle eut l'avantage de connaître Mlle Mance ; autre âme d'élite, qui affronta courageusement tous les périls des premiers colons de Ville-Marie, et édifia la colonie pendant toute sa vie.

“ J'amène, dit M de Maisonneuve à Mlle Mance, une excellente fille nommée Marguerite Bourgeois ; c'est une personne de caractère et dont la vertu est un trésor. Ce nouveau fruit de la Champagne, qui vient seconder nos efforts dans la sanctification de notre nouvelle patrie sera un puissant secours au Montréal.”

“ Aussitôt, écrit M. l'abbé Faillon, ces deux saintes âmes, destinées par la Providence à travailler de concert, quoique d'une manière différente au bien de la colonie, se lièrent de la plus étroite amitié.”

Un fort, quelques logements entourés de terres à demi défrichées où poussaient des céréales et du raisin sauvage, puis des sombres forêts qui s'élevaient comme les barrières mystérieuses d'un monde inconnu, tel se trouvait Montréal à l'arrivée de la sœur Bourgeois.

Pendant les quatre premières années, n'ayant point d'enfants à instruire, une armée entière ne pouvait ni ralentir, ni éteindre sa charité. Elle était à l'affût de tous les dévouements !

Enfin, au bout de quatre ans, le 25 novembre 1657, jour de la fête de sainte Catherine la sœur Bourgeois, accepta avec joie, de M. de Maisonneuve, le grenier d'une étable, où à la suite d'un nettoyage en règle, elle ouvrit sa première classe en faveur des enfants des deux sexes.

"Nous l'avons connue cette pieuse personne, écrit le P. le Clerq, récollet, pleine de l'esprit de Dieu, de sagesse et d'expérience, d'une constance invincible à surmonter tous les obstacles qu'elles a trouvés à son dessein."

"Je ne crois pas, ajoute le R. P. Bouvart, supérieur des Jésuites à Québec, avoir vu de fille aussi vertueuse que la sœur Bourgeois, tant j'ai remarqué en elle de grandeur d'âme de confiance en Dieu, d'humilité et de mortification."

Ce fut l'année suivante (1658), que la sœur Bourgeois jeta les fondements de la miraculeuse et splendide chapelle de Notre-Dame de Bonsecours de Ville-Marie.

Mais l'acte grandiose et touchant de toute sa vie fut de protéger la vertu des filles

sages et honnêtes qui étaient le plus exposé dans le monde. Dans ce ministère, la sœur Bourgeois déploya une force, une adresse étonnante, un courage incomparable !

La première preuve de ce beau mouvement, et qui émerveilla ses concitoyens, date de quelques années avant son départ pour Ville-Marie.

C'était dans sa ville natale, à Troyes, en Champagne. Deux jeunes libertins entraînaient de force une fille honnête. La sœur Bourgeois les voyant passer, saisit aussitôt un crucifix, sort dans la rue, court après les ravisseurs qu'elle atteint et leur dit : "Arrêtez, misérables, et laissez à cette jeune personne son honneur !" A ce moment, l'un des deux dirige vers elle un pistolet chargé. "Tirez, lui dit-elle, mais sachez que c'est Jésus-Christ que vous outragez dans ses membres, et tôt ou tard, il se vengera de votre sacrilège."

A ces paroles énergiques, les deux débauchés s'enfuirent, laissant la jeune fille leur échapper pour se jeter dans les bras de sa

libératrice. C'était Mlle Crolo, qui s'attacha pour toujours à la sœur Bourgeois, et la suivit, en 1659, à Ville-Marie, où elle mourut en odeur de sainteté à un âge très avancé.

A Ville-Marie, la sœur Bourgeois comprenant toute l'importance qu'il y avait de favoriser la sainteté des mœurs, se livra à cette belle œuvre avec une rare prudence.

Cette tâche délicate à laquelle Mme Bourdon se distinguait à Québec, la sœur Bourgeois la commença dès les premiers envois de jeunes filles par les Seigneurs de Montréal, et elle la continua avec succès, en recevant celles que le Roi envoya ensuite pour accélérer l'accroissement de la population.

“ Quelques années après mon premier voyage en France, écrit-elle, il arriva dix-huit *filles du Roi*, que j'allai quérir au bord de l'eau, croyant qu'il fallait ouvrir la porte de la Sainte-Vierge à toutes ces jeunes personnes. Mais notre maison étant trop petite pour loger celles qui arrivaient, nous fîmes accommoder un autre local que nous avons

acheté de Saint-Ange, et là y demeurai avec elles ; *"j'étais obligée d'y demeurer, à cause que c'était pour former des familles."*

Cette réflexion montre avec quel zèle et quelle louable sollicitude la sœur Bourgeois veillait sur toutes ces filles. Elle ne se contentait pas de les loger ainsi avec elle, mais les nourrissait et avait pour chacune la tendresse d'une mère et les soins les plus prévenants.

S'occupant plus encore de leur âme que de leurs corps, elle leur donnait à toutes les instructions qu'elle jugeait leur être les plus utiles. Par ce moyen, elle s'insinuait dans leur cœur, gagnait leur confiance et liait avec elles une sainte amitié qu'elle cultivait soigneusement ensuite, et qui la rendait la confidente, la conseillère et la protectrice de toutes ces nouvelles mariées.

La première qualité d'une femme appelée au périlleux honneur d'instruire ses semblables, est d'être irréprochable. Une âme pure est comme une belle perle. Tant qu'elle est cachée dans un coquillage au fond de la

mer, personne ne songe à l'admirer. Mais si vous la montrez au soleil, cette perle brille et attire les regards.

Il faut donc qu'elle soit étrangère au péché, celle dont la mission est d'éloigner les autres du mal ; il faut qu'elle paraisse en tout comme un modèle de perfection, celle dont la tâche est de conduire son entourage à la vie parfaite.

Dans la sœur Bourgeois. c'était la vertu qui prêchait la vérité. Lorsqu'elle parlait, amour de Dieu, humilité, douceur, patience, mortification, sacrifice, pauvreté, ses exemples donnaient un poids immense à ses paroles. Une personne de bien est toujours forte pour convaincre et persuader, quand on voit qu'elle pratique tout ce qu'elle enseigne.

Sensiblement touché de la bonne odeur de ses vertus et de son dévouement héroïque, Louis XIV la combla d'éloges. Colbert, le célèbre homme d'Etat, admira sa persévérance !

C'est dans les sentiments les plus purs, après une maladie de douze jours et une

agonie de trois heures, que la sœur Bourgeois rendit son âme à son Créateur le 12 janvier 1700 ; elle était arrivée depuis quarante-sept ans et vivait depuis quatre-vingt ans.

Si la vénérable Mère Bourgeois n'est plus, son souvenir est toujours vivace parmi des milliers de jeunes filles pieuses et sympathiques. Comme la plus douce mélodie, il charme les entretiens de la grande famille canadienne, qui conserve l'amour de son Institut ; une reconnaissance profonde pour ces nombreuses imitatrices qui rayonnent à travers l'Amérique, dans la marche triomphale de la religion.

Le Canada postule depuis quelques années auprès des tribunaux de la Sacrée Congrégation Romaine, la béatification de la Mère Bourgeois.

Quel bonheur n'est-ce donc pas pour la population de Montréal que celui de pouvoir présager, dans le triomphe de cette grande bienfaitrice, un si beau titre de gloire pour notre patrie.

En attendant, cette sainte cause vient de

faire un nouveau pas qui réjouit tous les cœurs catholiques. “ M. Minetti, avocat à Rome, nous écrit, dit la *Presse* du 25 août 1894, que le dernier procès dit “des vertus” de la sœur Bourgeois, a été approuvé le 10 juillet dernier par la Sacrée Congrégation des rites, en même temps que le procès de “ non culte ” de la Vénérable Mère d'Youville.”

Dieu seul connaît si bientôt on dira la messe de sainte Marguerite du Canada.

Que dire de Jeanne LeBer, que l'on compare à sainte Rose-de-Lima, la fleur des saintes du Nouveau-Monde ? L'histoire nous montre peu de personne du sexe vivant sans défaillance, de dix-sept à cinquante-trois ans, dans un petit espace, tout près du sanctuaire, ne sortant jamais à l'imitation des anciennes recluses.

Comme la sœur Bourgeois, son modèle, Jeanne LeBer fut une de ces âmes privilégiées qui conservèrent toute leur vie la couronne de l'innocence, tissée des lys de la virginité. lys jamais fanés, jamais flétris, ni

par les ardeurs du siècle ni par celles des passions.

Quel spectacle en vérité que celui de cette phalange féminine remplissant avec la noblesse et la simplicité qui conviennent à des héroïnes, le serment, la douce existence de vivre pour Dieu en servant la patrie.

Rien d'étonnant que Montréal grandissant sous de telles patronnes, qui n'avaient d'autre intérêt que la charité la plus pure, le zèle le plus ardent, soit devenue en si peu de temps le boulevard et le salut même de la colonie.

Elle serait longue la liste des autres chrétiennes qui ont fondé, honoré et sanctifié notre berceau dans un dévouement absolu. Ne pouvant la décrire ici, nous devons nous en tenir aux plus remarquables, laissant de côté une foule de traits épars, comme le cultivateur dont la récolte est si magnifique et si abondante, qu'il ne fait enlever que les pièces de blé meilleures, abandonnant les autres aux glaneurs qui viendront après lui

On pourra juger ces femmes et leurs œuvres diversement ; les trouver audacieuses ; malgré tout, il faudra admirer en elles leur courage, l'énergie de leur caractère, leur bon esprit et leurs convictions sincères !

En toute occasion, la sémence de leurs généreux efforts fut grande, sacrée, puissante, immortelle !

Impossible de pouvoir trouver, surtout dans Montréal, où se montrent tant de misères humaines, une seule infirmité de l'âme ou du corps pour laquelle la religion n'aie pas fondé un lieu de repos, de consolation et de soulagement !

Connaissant parfaitement cette belle maxime orientale : “ *Fais le bien et jette-le a la mer ; Dieu le saura*, si les poissons l'ignorent,” c'est partout que la charité ouvre les bras et ferme les yeux.

La sœur de Miséricorde.

Comme le feu, dit un ancien auteur, n'est jamais si nécessaire que dans la violence des plus rigoureux hivers ; aussi les exemples des grandes et extraordinaires vertus, ne sont plus utiles, que lorsque le monde est plein de grands vices !

Quel spectacle plus attrayant la terre peut-elle offrir que celui d'une femme heureuse et satisfaite dans sa sphère ; prête à tous moments à faire le bonheur de son prochain par ses efforts, et à changer les épines de la vie en roses de paradis par la magie de son sacrifice.

La religion nous montre la sœur de Miséricorde, soutenant ce qui est faible contre ce qui est fort ; versant des larmes pour les saintes douleurs, ayant des consolations pour les nobles tristesses ; prodiguant les plus douces paroles dans les infortunes délaissées ; ne ménageant jamais assez les iniquités triomphantes, ou un intrépide dédain pour l'immoralité populaire et dorée.

Sa maison fondée il y a tout près de cinquante ans, offre aux âmes les plus dignes de compassion un refuge où elles trouvent le pain et les fruits de la miséricorde et du repentir.

Connaissez vous cette humble bienfaitrice qui ne cherche qu'à faire naître le repentir au cœur de la première étrangère coupable ?

Sans bruit, en dehors des agitations mondaines, comme ces autres bonnes âmes qui dans leur voisinage éveillent la vie, font sortir le talent, mûrissent les résolutions généreuses, elle puise son influence dans le christianisme lui-même.

Voyez comme la pudeur en colorant ses joues, la rend tendre et aimable pour ses semblables. Entourée de l'affection des personnes qui la connaissent, elle fait la consolation de sa famille.

D'abord, deux routes s'offrent à elle : l'une lui apparaît remplie d'enchantements et de jouissances, chargée de parfums.

L'autre est semée de ronces et d'épines. Rien que des emblèmes de tristesse : ce sont

des jeunes filles, de pauvres femmes qui lui demandent des secours, des consolations !

Que va-t-elle faire ?

Un jour une pensée se fixe dans son cœur et voilà qu'un nuage apparaît sur son front jusqu'alors si calme ; tout d'abord, cette pensée est rejetée comme importune ; mais c'est inutile, elle revient plus vive et plus puissante. “ C'est impossible, pense-t-elle, jamais je ne pourrai quitter ce lieu qui m'a vue naître et grandir, ces parents qui ne vivent que pour moi.”

“ Dieu le veut, dit une voix intérieure ; mais c'est au-dessus de mes forces, tant d'abnégations et de sacrifices m'effraient et je crains de faiblir en face de mes nouvelles obligations. Dieu t'aidera, répond toujours la voix mystérieuse.

Bientôt la victoire est à Dieu, et généreusement le sacrifice est accepté ; la jeune victime va s'asseoir à la table sainte, elle y mange le pain des forts, et courageuse, elle revient vers sa mère et lui dit : “ Vous savez, ô ma mère, combien je vous aime, j'aurais

été heureuse de continuer près de vous une paisible existence ; mais j'entends le Seigneur qui m'appelle et je dois accomplir sa volonté. Que voulez vous ? il y a dans le monde de si faibles créatures qui s'exposent aux tempêtes du siècle ; qui vivent dans le désordre qu'il faut que je demeure rigoureuse pour moi-même, et pratique dans toute la mesure promise l'indulgence et la pitié pour elles. De grâce, ne cherchez pas, ô vous la plus tendre et la plus consolante des mères, à m'arrêter dans la voie que désormais je dois suivre ; je ne m'appartiens déjà plus ! Ces oublieuses du bon Dieu viendront sous mon toit, où je soulagerai leurs âmes tourmentées, où j'essuierai leurs larmes amères, et chaque fois que dans ces cœurs coupables je verserai un noble sentiment, ou une pieuse prière au ciel, qui retombera ensuite comme une rosée bienfaisante, ma pensée se reportera vers vous, à qui je dois tout."

Après ces déchirements intimes, le cœur plein de saintes résolutions, la voilà qui se

rend en compagnie de ses parents dans l'Institut qu'elle a choisie pour y trouver le bonheur des vierges.

C'est dans ce lieu béni qu'elle se prépare avec humilité ; par la pratique des saintes règles, la prière et le travail, à prononcer ses derniers vœux ; ceux de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance la plus parfaite, cette loi profonde établie par saint Bazile.

Entourée des soins de pieuses et bienveillantes maîtresses, qui portent depuis des années sans fléchir le poids de la lutte, et soutiennent l'honneur des bons combats, elle arrive au terme de ses épreuves du noviciat pour recevoir l'habit des professes

C'est alors que dans un tressaillement de bonheur elle répète :

Oui, je suis libre enfin ; j'ai déposé mes chaînes.
Je sens mon cœur frémir, et mon sang dans mes veines
Bouillonne comme un feu qu'on ne peut apaiser :
Loin de moi, loin de moi, vils liens des esclaves...
Sur mon front j'ai gravé la Croix, signe des braves :
Vive Dieu, mon Roi : le servir c'est régner !

Mon espoir tout entier est dans l'Eucharistie :
Je veux manger le pain qui nourrit les élus ;
Jusqu'au moment si doux, moment digne d'envie,
Où j'irai, dans les cieux, voir le Dieu des vertus.

Au pied de l'autel où elle s'agenouille, accompagnée de témoins parmi lesquels se trouvent ceux qu'après Dieu elle vénère le plus sur la terre, le prêtre avec son caractère à la fois paternel et divin, lui adresse les plus solides encouragements.

Voici ce que nous avons entendu dans une communauté par un de ces beaux jours de profession religieuse :

“ Vous venez donc, ma chère fille, après les épreuves du noviciat et les plus sages réflexions, prendre en face du tabernacle de solennels engagements ; vous venez signer, par le oui énergique de votre cœur, un contrat vénérable et sacré.

“ Avec ce mot si vite sorti que vous allez prononcer bientôt, personne ici-bas ne pourra vous séparer de votre union indissoluble, parce que la bénédiction de Celui qui vous appelle dans cette maison l'aura solennellement consacrée. Que votre dévouement aime tout dans votre nouvelle mission ; à travers les luttes de votre vie, qu'il soit comme le sang généreux qui circule dans les veines de

l'Eglise. Si la fleur de votre jeunesse se fane sous les rides de l'âge ; si vos forces, votre enthousiasme diminuent sous les labeurs, les épreuves, ou le souffle cruel de la maladie, l'union avec Dieu devra durer toujours. Mettez à chaque instant le Père des miséricordes dans toutes vos joies comme dans toutes vos peines ; oui, qu'à la table sainte vous vous nourrissiez souvent du pain des amours célestes. C'est par ce devoir si doux, si consolant, que les parfums de la grâce de Dieu, de l'amour du prochain et de la fidélité à vos engagements, embaumeront votre existence et vous fera jouir de la félicité éternelle."

Reconnaissante pour Jésus l'auteur du bonheur qu'elle ressent, elle le prie avec ferveur et confiance, et désire ardemment comme l'Evangile le lui enseigne, de rendre à chacun ce qui lui appartient : à Dieu dans une vraie et parfaite justice, les quatre hommages qui lui sont dus : hommage de louange, à cause de ses infinies perfections ; hommage de reconnaissance, pour ses nombreux

bienfaits ; hommage de satisfaction pour les péchés commis ; hommage de douleur, pour les grâces négligées. Au prochain à qui est dû beaucoup, tous les services que la miséricorde divine lui suggèrera.

Grosses Vérités.

Ce n'est pas en un jour, mais par degré que l'on monte ainsi dans le bien ; c'est aussi de la même manière, quoique d'une façon bien plus rapide, que l'on descend la pente du désordre.

Le proverbe français : " Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es," se justifie tous les jours. Il est donc d'une importance capitale pour une jeune fille de bien choisir ses amies pendant sa jeunesse, et il vaudrait mieux mille fois qu'elle s'en privât complètement que d'en accepter de pernicieuses.

Mille fois heureuse est la jeune fille qui comprend les tendresses, les sacrifices, les soins délicats de sa bonne mère.

C'est qu'elle est sublime la femme chré-

tienne au sein de la famille ! Si elle trouve le plus doux des mystères dans le berceau de son enfant, elle saura après l'âge le plus tendre, lui faire comprendre comment se défendre des nombreux ennemis qui la poursuivront dans le chemin de la vie. Et, si parfois son coeur se déchire, elle demeurera toujours digne de sa mission, dût-elle risquer de déplaire au compagnon de son existence.

“ Le jour de la naissance de sa fille, raconte E. Legouvé, Littré, auteur bien connu d'un dictionnaire de la langue française, et dont la foi ne fut pas toujours orthodoxe, dit à la mère : “ Ma chère amie, tu es un catholique fervente et pratiquante. Elève ta fille dans les habitudes de piété qui sont les tiennes. Seulement, j'y mets une condition. Le jour où elle aura quinze ans, tu me l'amèneras, je lui exposerai mes idées, et elle choisira. “ La mère accepte, les années s'écoulent. Un matin, elle entre dans le cabinet de son époux : “ Je te rappelle ce que tu m'as demandé et ce que je t'ai promis. Je

viens tenir ma parole Ta fille est prête à t'entendre avec tout le respect et toute la confiance que lui inspire un père adoré et vénéré. Veux-tu qu'elle entre ? ” — “ Oh ! certes oui ! Mais pourquoi ? Pour que je lui expose mes idées ? Non ! non ! Quoi tu as fait de notre chère enfant, une créature bonne, tendre, simple, droite, éclairée et heureuse ! Heureuse, ce mot qui, chez un être pur, résume toutes les vertus ! Et tu crois que je vais jeter mes idées au travers de ce bonheur et de cette pureté ! Mes idées ! Mes idées ! Elles sont bonnes pour moi. Qui me dit qu'elles seraient bonnes pour elle ? Qui me dit je ne risquerais pas de détruire et d'ébranler ton œuvre ? Oh ! oui que notre fille entre chère femme ! pour que je te bénisse devant elle de tout ce que tu as fait pour elle, et qu'elle t'aime encore un peu plus qu'auparavant ! ”

“ Et moi aussi, ajoute Legouvé, j'ai eu et j'ai encore autour de moi des âmes croyantes Et comme Littré, je me tiendrais pour criminel si jamais je troublais par mes doutes, si

j'offensais par mes railleries, si j'ébranlais par mes objections des convictions religieuses d'où ces êtres si aimés n'ont jamais tiré que des joies, des consolations et des vertus. "

Fasse le Ciel que toutes les mères canadiennes imitent cette femme chrétienne. Elles détourneront d'elles mêmes, de leurs proches et de leur patrie, la cause de beaucoup de malheurs.

Nous le savons, les associations de mères vertueuses existent dans toutes les villes et les campagnes du Canada ; au milieu de l'entraînement général, il en est un grand grand nombre qui n'ont pas craint d'arborer une bannière de retenue et de noble simplicité.

On trouve parmi elles tous ces types de vertus de l'ancien temps: des Saras, assidues à leur foyer et voilées de leur modestie, quand elles se montrent au dehors ; des Rébeccas, à qui rien n'échappe de ce qui se passe dans leur maison, et qui trouvent, dans leur amour inventif, des ressources

pour toutes choses ; des épouses belles comme Rachel ; des mères fécondes comme Lia ; des veuves héroïques, qui imitent le courage de la chaste Judith ; de jeunes femmes, élevées au premier rang, ainsi qu'Esther, qui ne demande ni l'or qui tente, ni les distinctions qui attirent, ni les plaisirs qu'elles ne connaissent point ; des femmes qui passent devant nous sans rien regarder de ce qui nous entraîne, sans rien aimer de ce qui dévore l'humanité.

Malheureusement, on rencontre encore trop souvent, de ces âmes pétries de petitesse de leurs vanités, des niaiseries de leurs prétentions, des distractions décourageantes de leurs frivolités, éprises des passions honteuses comme les belles âmes le sont de la gloire, de la beauté et de la vertu.

Hélas ! Que de parents ne sont pas assez soucieux de l'avenir de leurs enfants ; laissent errer leurs filles avec une négligence impardonnable à travers le monde, cette mer orageuse où tant de fragiles embarcations se servent d'écueils les unes aux autres,

se brisent et périssent dans un triste naufrage.

D'un côté on en rencontre qui fuient des chagrins domestiques, l'humeur d'un beau-père, d'une belle-mère, et trouvent à la place du charme de la jeunesse et de la beauté presque toujours la décadence et la tristesse, ces actifs pourvoyeurs du libertinage.

Ailleurs c'est le désir de briller, cette passion qui tourne la tête à tant de jeunes filles et qui est non moins démoralisatrice. Puis la lecture des romans aux amours passionnées qui poussent des milliers d'imprudentes dans le gouffre du déshonneur.

Ah ! prenez garde jeune fille qui, après avoir joui avec vos bons parents ou vos bienfaitrices dans les couvents, de la plus grande décence, comme de tous les sentiments les plus élevés, devenez une dépravation de l'esprit et du coeur. Car une fois tombée et et endurcie, vous roulerez d'abîme en abîme, jusqu'à ce que vous soyez frappée de réprobation. De même que l'honneur pousse toujours aux belles actions, ainsi le

vice fait périr les plus belles fleurs. Que dire du séjour des villes ? 'N'est-il pas vrai dit Pascal, que bien des misères, que souvent des malheurs en ce monde viennent de ce qu'on ne sait plus demeurer chez soi. Non ! ils ne le savent plus, ni les riches possesseurs de domaines qu'un injustifiable dégoût éloigne des salutaires occupations et des salubres jouissances de la campagne, et livre aux passe-temps d'une opulente oisiveté ; ni le simple cultivateur que des rêves insensés arrachent à sa charrue ; ni la jeune fille saine, adroite comme une fée qui, sous prétexte qu'on lui fait une vie insupportable, qu'elle n'a aucune jouissance, qu'on l'habille misérablement, abandonne le toit paternelle pour aller se mettre en service dans une de ces maisons sales et dangereuses, où se cache le vice,

L'expérience récente et pénible d'une jeune fille, bonne et pieuse pendant plusieurs années mais perdu dans un de ces gîtes, nous dit que c'est presque un devoir de signaler ici son histoire.

Nous laisserons les noms des personnages dans l'ombre et nous nous bornerons à les désigner par des termes vagues.

Cette jeune personne appartenait à une excellente famille du village de X. Elle passa d'abord paisiblement sa première jeunesse sans rechercher d'autres plaisirs que ceux qu'elle trouvait dans l'accomplissement de ses devoirs et dans la tendresse que lui témoignait son père dont elle faisait le bonheur, surtout depuis qu'elle avait perdu sa mère.

Hélas ! ce bonheur ne devait pas durer. Elle grandit, et les germes des passions se développèrent dans son cœur.

La fréquentation de quelques amies plus riches et mieux vêtues qu'elle, lui fit croire qu'elle n'était pas aussi heureuse qu'elle pouvait l'être, et la privation des frivolités du jeune âge le lui persuada. Dès lors elle ne fut plus tranquille ; le chagrin s'empara de son cœur, elle ne trouva plus que de l'ennui dans ses occupations et finit par se dégoûter entièrement de la vie simple qu'elle

menait au sein de la famille. C'est en vain que son père chercha à la distraire et à lui rendre sa gaîté avec son bonheur. La pauvre enfant devenue insensible aux soins et à l'affection de l'auteur de ses jours, ne songeait plus qu'à se prouver ce qu'elle appelait une position plus avantageuse. Elle crut y réussir en quittant le toit paternel pour aller s'engager à la ville... Son père s'était d'abord opposé à ce projet qui était loin de lui sourire ; mais sur les instances et les promesses de sa fille il la conduisit en cette ville, ce refuge de tant de misères honteuses. Il la fit entrer dans une maison honnête, la recommanda à la vigilance de ses maîtres et la quitta après lui avoir donné de sages avis dont elle ne sut pas profiter.

Là on devait la loger, la nourrir et lui apprendre la mode. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, que la jeune imprudente, séduite par de faux amis et l'appât de gages plus considérables quittait soudainement sa condition et entraît comme servante chez Mme X .. sans songer aux

dangers auxquels elle exposait sa piété et sa vertu.

C'est ici que commencent toutes les misères de la jeune étourdie. Disons de suite que c'était un voisinage peu recommandable : souvent on passait les soirées à chanter des romances aux amours passionnées, à lire des livres ou journaux illustrés qu'on ne trouve point dans une famille honnête et à raconter les plus galantes aventures. Quelle société et quelle souillure pour une jeune fille pieuse qui, de sa vie, n'avait jamais vu ni entendu de choses aussi scandaleuses !

La maîtresse voyant son inexpérience et sa légèreté lui tendit de nombreux pièges. Elle la laissait se conduire à sa guise et ne craignait même pas de lui donner l'exemple de honteux dérèglements. La vie dissipée de cette femme mondaine avait causé la mort du meilleur des époux et faisait la douleur et la honte de tous les honnêtes gens du voisinage.

Le changement survenu dans la conduite

de la jeune fille ne put échapper longtemps à son père. Il prit donc des informations. Et de quelle nature furent-elles, grand Dieu ! De quelle peine abreuvèrent-elles l'âme de ce malheureux père ! Pour comble de malheur, il s'aperçut que toutes les tentatives qu'il faisait pour la ramener à son devoir n'étaient suivies d'aucun résultat. Elle alla même jusqu'à lui déclarer qu'ayant atteint sa vingt-et-unième année, les lois la plaçaient à l'abri des obstacles que l'autorité paternelle voudrait mettre à son bonheur. L'ingratitude de sa fille ouvrit alors dans son cœur une plaie que ne put guérir l'affection de ses autres enfants, et que la mort seule devait fermer.

La jeune fille persévérait donc dans la voie du désordre. Afin de se l'attacher davantage, la coupable maîtresse lui avait promis de faire son testament, et de lui léguer une partie de ses biens. Jouissant à l'avance de sa prospérité, elle se croyait riche et se vengeait de l'abandon de ses parents par la jalousie que leur causerait son sort brillant ; elle se

repaissait ainsi de mille chimères, lorsqu'un événement tragique vint détruire toutes ses illusions. Cette femme vicieuse mourut subitement avant d'avoir mis ordre à ses affaires.

Cette mort fut un coup de foudre pour la jeune pécheresse. Dieu avait enfin son tour. Dès le jour même, honteusement expulsée de la maison par des créanciers sans pitié, elle déplorait son infortune amèrement. C'est alors qu'elle mesura la profondeur de l'abîme où elle s'était précipitée. Elle pensa à Dieu qu'elle avait oublié, à son père accablé de douleur, à elle-même si misérable.

Pleine de l'idée affreuse d'attenter à ses jours, elle prend la route de son village ; elle veut revoir encore une fois les lieux qui l'ont vue naître, exposer sa honte aux yeux de tout le monde, se présenter à son père, puis exécuter son abominable dessein.

Déjà elle n'est plus qu'à une petite distance de X. lorsque, épuisée par la fatigue et les remords, elle tombe sur la route au pied d'un large crucifix, bordant le chemin. Et

aussitôt des larmes abondantes coulent de ses yeux.

Mais un bruit frappe ses oreilles ; elle écoute, elle distingue les sons lents et prolongés d'une cloche funèbre, qui annonce la dernière lutte d'une âme prenant son essor vers l'éternité. Elle frémit, un sinistre pressentiment s'empare de son cœur ; elle se relève, elle vole et arrive toute haletante à la porte de la maison de son père. Elle s'arrête quelque peu pour reprendre ses sens ; mais au même instant une voix qui lui était connue faisait entendre de l'intérieur du logis ces paroles qu'elle comprit parfaitement : " Partez, disait le curé, partez, âme chrétienne, au nom du Père qui vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, et de l'Esprit qui vous a sanctifiée."

Au milieu des douleurs de son innocente famille, venait d'expirer le pauvre père, en implorant le Ciel pour la conversion de celle qui abrégait ses jours.

Et ce fut sur sa tombe devant toute l'assistance, que folle de douleur la pauvre

abandonnée s'écria en frémissant : " Il est là, oui c'est mon père ; *c'est moi qui l'ai tué !*"

Hélas ! les jeunes filles qui veulent travailler pour vivre ont une période très difficile ; c'est quand, de la campagne ou de l'étranger, elles arrivent dans une grande ville sans parents, sans bons amis, sans aucune de ces influences qui préviennent ou retiennent. Pendant les premiers temps qu'elles ont trouvé une place, elles sont la proie résignée, offerte même à toutes les aventures. La médiocrité de leurs ressources est mauvaise conseillère ; leurs fréquentations sont suspectes et dangereuses.

Que dire de ces jeunes pécheresses qui, ne voulant point comprendre l'hypocrisie, l'effronterie, ni la malice des plus déguisés ravisseurs, s'attachent à ces êtres exécrables, que le vice range parmi les plus odieux ; qui font pacte avec ces procureuses infâmes, " ces champignons vénéneux," comme dit saint François de-Sales ?

Ah ! vraiment. Si le premier est un monstre, la seconde est non moins criminelle. Tous deux, bravant la justice de Dieu, s'attirent l'indignation et la colère de tous les gens de bien !

Que deviennent donc ces coupables dans le monde, après que leur réputation a été si lâchement maltraitée ? Surtout lorsque la miséricorde de Dieu, comme un torrent débordé, les entraîne loin sur son passage ? Iront-elles chez des parents hautains, ou chez des étrangers sans pitié, se soumettre à toutes sortes d'humiliation et de mépris ? Oh ! non, car les malheurs comme les passions rendent craintifs et inquiets ; on en redoute sans cesse de nouveaux, des secousses plus terribles !

La religion pleurant sur ces brebis égarées leur offre un abri convenable ; une ruche chrétienne qui purifie et régénère l'âme en révolte avec son créateur. Ce véritable bercail dans lequel le Bon Pasteur fait rentrer tant de repentantes, c'est bien l'hospice des Sœurs de Miséricorde, où chaque jour, elles

et leurs suivantes, font respecter la discipline et la morale; font retrouver le chemin de l'honneur et du devoir.

On rapporte, que Mme d'Youville, fondatrice de l'Hôpital Général des Sœurs Grises, fut la première qui tenta de répandre dans Montréal, le signe des miséricordes divines en faveur de cette classe d'infortunées.

Il y avait dix sept ans que cette femme extraordinaire avait perdu son mari, lorsque l'Hôpital-Général en 1747 lui passa entre les mains.

L'Hôpital-Général commencé en 1701 par les frères Charron était loin de répondre à ce qualificatif. puisqu'il ne recevait que des vieillards infirmes.

Mme d'Youville et ses hospitalières étendirent sa sphère d'action, et reçurent dès leur prise de possession, en outre, des soldats invalides, des aliénés, des incurables, des enfants abandonnés, des orphelins; elles ouvrirent même un Asile de Repentir pour

les filles trompées, afin de les tenir par les plus sages enseignements, éloignées des dangers d'un monde corrompu et séducteur.

Heureuse était alors celle qui jettait toutes ses inquiétudes sous les ailes de cette sage protectrice ; sa peine s'allégeait comme par enchantement !

De concert avec M. Antoine Déat, sulpicien, arrivé en Canada vers 1722, Madame d'Youville et ses compagnes mirent tout en œuvre dans la nouvelle entreprise. Ce religieux qui était un éloquent prédicateur, se distinguait surtout par son zèle pour les communautés religieuses, et le soulagement des âmes les plus dignes de compassion.

Il s'adressa donc en premier lieu au ministère de la Marine et des Colonies où il ne rencontra aucun encouragement. Nullement rebuté de ce premier échec, M. Déat résolut de tenter un second effort auprès de l'Intendant du Roi qui lui donna bon espoir de succès. Avec ce premier résultat, l'admirable courage des bonnes sœurs et la protection du Séminaire S. S., le *Jéricho*, comme on

l'appelait fut ouvert. Malheureusement, on suscita à cette pieuse industrie, tant d'embarras, tant de tracasseries et d'injustices, qu'elle ne progressa qu'à travers les plus graves difficultés. Bien à regret on dut l'abandonner.

En 1829, une autre mission semblable fut inauguré par une veuve charitable du nom de Duncan McDonell, sur la rue Latour. Mgr l'évêque de Montréal en était le supérieur et M. Nicolas Dufresne, sulpicien, le chapelain. En sept ans, de 1829 à 1836, plus de trois cents personnes avaient été admises dans ce refuge. Cette maison qui ramena plusieurs âmes à Dieu, ne put subsister longtemps. A la mort de sa bienfaitrice elle cessa d'exister.

En présence des dangers du libertinage qui augmentait avec la population, l'évêque de Montréal, marchant sur les traces de son prédécesseur ne se découragea pas. Malgré des obstacles toujours suscités contre une

semblable fondation, Mgr Ig. Bourget, dont la vie et les œuvres ne s'oublieront jamais, et Mme veuve J. M. Jetté, née Rosalie Cadran dite Saint-Pierre, eurent la première idée d'une communauté de religieuses, dite de Miséricorde pour la conversion des pauvres âmes repentantes.

C'est ici que nous allons connaître les prodigieuses ressources de la Providence dans un cœur purement charitable ; le but sublime qu'indique la volonté du ciel, chez une femme intelligente et courageuse mais dépourvue des biens de la fortune.

Rosalie Cadran, dite Saint-Pierre.

Sa naissance. — Sa jeunesse. — Son mariage.

— Ses épreuves.

Issue d'une famille qui jouissait de la considération des gens de bien, Rosalie Cadran, naquit à St-Antoine de Lavaltrie le 27 janvier 1794.

Elle se distingua dès sa jeunesse par une admirable douceur de caractère, et dans une

modestie rare. Aisément elle mit à profit les enseignements de ses vertueux parents. Et quand plus tard, elle fréquenta les classes des Religieuses de la Congrégation Notre-Dame, elle sentit son cœur élevé aux pratiques les plus louables ; ravie de voir le culte de la reine du Ciel si parfaitement observé, et la pureté des mœurs si heureusement maintenue par la protection de cette bonne Mère.

Devenue l'ornement des personnes honnêtes qui la recherchait, la jeune Rosalie Cadran, possédait plusieurs avantages pour s'établir dans le monde ; aussi essayait-il de jeter sur son chemin ce qui pouvait la pousser à l'orgueil. Ennemie du luxe, de la parure et des ajustements mondains, elle s'habillait avec cette modestie, cette décence qui sont le plus bel ornement des mœurs chrétiennes.

Dieu dont les secrets sont impénétrables et justes, lui fit bientôt connaître sa vocation ; d'abord dans l'état du mariage, mais qui devait se terminer par une existence

extrêmement charitable. Soutenue de l'éclat d'une jeunesse florissante, avec l'appui de ses parents dont elle faisait en compagnie d'un frère et d'une sœur, tout le charme, il arriva qu'elle s'engagea dans les liens du mariage.

Ce fut à l'âge de dix-sept ans, le 7 octobre 1811, que la Providence qui veillait sur son avenir lui fit comprendre que cette position serait bien propre à la sanctifier davantage.

Mariée à M. J. M. Jetté, cultivateur de Lavaltrie, la jeune épouse adora les desseins du Ciel dont elle fut comblée.

Jouissant d'une vie douce et régulière, elle crut un moment que le sourire qu'elle voyait épanouir de toute part, ne devait que difficilement s'effacer, que la coupe de félicité remise par Dieu entre ses mains serait inépuisable. Ainsi dans les jours où nos espérances fleurissent et se transforment en réalité, où le firmament verse à flots sur nos têtes la lumière de son brillant soleil, nous pensons que notre route est pour jamais affranchie de ronces et d'épines. Mais Dieu

ne le permet pas. La vie présente nous avons beau faire, ne peut être que l'épreuve.

Dans son heureuse union, Madame Jetté passa vingt-et-un ans. Elle eut onze enfants dont cinq moururent en bas âge ; les six autres grandirent sous sa sage direction. Avançant ainsi au milieu des épreuves de son état ; des contre-temps pénibles suffirent pour la préparer dignement aux cruels revers que lui destinait la Providence. Elle souffrit en premier lieu, avec une patience toute chrétienne l'humiliation et les chagrins attachés aux pertes de quelques biens qu'elle avait, en compagnie de son mari, si noblement acquis.

Les souffrances, les peines et les grandes tribulations sont le bonheur des âmes droites ! Pour Mme Jetté, la coupe n'était pas épuisée. Dieu qui avait de grands desseins sur elle, lui rappela bientôt, que le repos n'est pas de ce monde ; qu'il n'est point permis au chrétien de faire une halte sur la route difficile de la montagne du calvaire. Elle subit donc une seconde perte plus

cruelle encore ; ce fut la mort de son mari enlevé presque soudainement pendant le choléra de 1832.

Plusieurs des anciens qui ont survécu à cette terrible époque, se rappellent de cette épidémie désastreuse qui a laissé de si pénibles souvenirs.

A Québec, le premier cas fit son apparition le 8 juin, et aussitôt cette peste fit des progrès vertigineux. Pendant quelques mois, l'aspect de Montréal et des campagnes environnantes devint sombre et morne ; une panique universelle y régnait partout. La mort planait dans l'air. Nul ne pouvait se flatter d'être à l'abri de ses coups. elle sévisait aussi bien dans le galetas de l'ouvrier que dans la somptueuse demeure du riche. Médecins, religieux, sœurs de charité étaient excédés de fatigues, et assez souvent quelques-uns d'entre eux succombèrent à la peine. A Québec, 4,000 personnes en moururent ; dans Montréal, on compta plus de deux mille victimes.

En vain les médecins employèrent pour

sauver M. Jetté, toutes les ressources de l'art. Les remèdes et les soins, contre les crampes et les vomissements, demeurèrent sans effets. La violence de l'attaque devait amener promptement la mort. Dans vingt-quatre heures son âme s'était envolée et paraissait devant Dieu. L'inconsolable épouse versa des larmes abondantes. Elle pria souvent pour le repos de l'âme de celui qu'elle avait beaucoup aimé. Mais Dieu, qui protège et relève ceux qu'il aime, permit que la tempête se calmât, que son triste cœur s'éclaircît ; et la lumière puis la sérénité en reprirent possession. Cette terrible épreuve, qui dans l'ordre de la nature, était pour Mme Jetté, un grand malheur, devait dans celui de la grâce tourner à son avantage.

Origine de l'œuvre de Miséricorde !

*Approbation par Mgr Bourget. — Abnégation
de Mme Jetté.*

Demeurée veuve, tout en donnant à sa famille les soins que celle-ci réclamait d'elle,

Mme Jetté puisa toujours dans la religion, le courage de ne plus vivre que pour son divin consolateur, ses enfants et les infortunés qui, dans leur grande détresse, ne savaient à qui s'adresser.

Une femme sincèrement charitable ne peut voir souffrir les autres sans qu'elle ne se sente frappée au cœur. Cette pensée la suit partout ; et si vous la connaissez quelque peu, vous verrez passer sur son front comme un nuage au milieu des distractions les plus douces. Son intelligence n'abandonnera jamais cette idée qu'elle n'ait trouvé quelque moyen de se sacrifier à cette douleur, à cette misère dont la bonté de Dieu lui a fait faire la merveilleuse découverte.

Avec l'approbation de Mgr Ignace Bourget, dont la parole inspirée excitait son admiration, et l'affermissait dans ses convictions, Mme Jetté s'exerça sérieusement à la lutte qu'elle devait plus tard retrouver sur son chemin dans l'arène du siècle.

Ce prélat par ses vertus et son savoir, tenait déjà à son élévation en 1840, une place

importante dans l'Eglise du Canada, à Montréal en particulier. Il était zélé sans emportement, sage et modéré sans faiblesse, secourable sans intérêt, exact dans ses exercices et ses fonctions, aimant jusqu'aux plus humbles fidèles de son diocèse. Sa charité était exquise et son amour pour l'honneur du sanctuaire comme pour le succès des communautés religieuses ravissaient tous ceux qui l'approchaient ; sa devise constante : " Rien par la force, tout par amour " ; le dépeint mieux que toutes les louanges que nous pourrions lui donner !

Confiante et soumise à ce distingué prince de l'église, devenu son bienfaiteur par excellence, Mme veuve Jetté, s'arracha pour toujours du monde, afin de mettre à exécution ce projet de fondation d'une communauté qui se consacrerait aux pécheresses repentantes, par la pratique de la plus tendre charité, de la prière et de l'expiation.

Mgr Bourget lui exposa les avantages et les obligations du nouvel état qu'elle consentait d'embrasser " Il lui dit, que les

avantages du monde qu'elle quittait si volontairement, les mondains les laisseraient un jour malgré eux ; que la paix de l'âme qu'elle allait se procurer par ses sacrifices, était bien au-dessus de ces plaisirs tumultueux que le siècle promet, qui passent si rapidement, et laissent toujours au fond du cœur des tristes regrets, ou de l'amertume et de l'ennui.

“ Le Seigneur va vous donner des entrailles de miséricorde pour compatir aux maux que produit dans le monde le péché honteux, et pour y apporter un remède efficace.

“ Vous ferez par la grâce attachée à leur nouvel état, des pécheresses les plus misérables de vraies pénitentes : des Pélagie, des Madeleine, des Marie d'Egypte, des Thaïs, des Marguerite de Cortone que l'Eglise a placées sur ses autels pour être des modèles de pénitence et prouver que l'on peut devenir de grands saints après avoir été de grands pécheurs.

“ De grandes tribulations vous attendent dans cette nouvelle fondation ; mais vous en

serez amplement dédommagées par les consolations si douces que vous ressentirez à la vue de vos pénitentes fondant en larmes et s'épanchant en soupirs. Oh ! qu'elles sont délicieuses les larmes que l'amour fait verser. Qu'ils sont touchants les gémissements que produit l'Esprit Saint dans les cœurs contrits et humiliés.

Sa Grandeur termina en lui assurant combien le Dieu auquel elle se donnait entièrement était fidèle dans ses promesses, magnifique dans ses récompenses, et qu'il rendait souvent dès cette vie beaucoup plus qu'on ne lui avait donné ; enfin, qu'il couronnait au ciel, d'une manière ineffable, les efforts qu'on avait faits pour lui sur la terre."

Mme Jetté, qui comprenait toute la vérité de ce beau langage, et dont l'âme était déjà émoussée par la triste expérience des choses de la vie, se voua avec toute l'énergie de ses belles dispositions au soulagement des âmes les plus dignes de compassion.

Dans ce même temps, vers 1845, vivait à Montréal, un médecin habile, un chrétien

convaincu. Nous voulons parler ici du regretté docteur E. H. Trudel, décédé le 5 novembre 1883, âgé de 64 ans. Comprenant alors de quelle importance c'était pour la cause du bien et de la morale publique, que de posséder dans notre ville, un hospice catholique de maternité, il réunit sous la sage direction de Mgr. Bourget, quelques sages-femmes, à qui durant plusieurs années il donna gratuitement des leçons de la plus haute importance.

C'est de cette modeste maison que grâce à son infatigable enseignement, se fonda l'importante Maternité des Sœurs de Miséricorde.

C'est là, qu'il enseigna que la vie de ses semblables, dans les moments les plus critiques de l'existence, était un trésor sacré dont il fallait prendre la responsabilité avec une conscience et une délicatesse extrême. Malgré cela, les débuts de l'œuvre de Mme Jetté furent lents et incertains ; ils ne faisaient aucunement prévoir l'immense développement qui en résulterait.

D'abord des personnes qui ne jugeaient des événements que selon leurs préjugés ne voyaient dans la démarche de cette femme forte et vigoureuse, qu'une imprudence inexcusable, que la résolution d'un cœur entraîné par de faux encouragements ou l'impression de peines difficiles à calmer.

Comment se fait-il se demandait un bon nombre de citoyens, que cette femme, commence ainsi dans un grenier, l'œuvre de Miséricorde pour des repentantes, sans posséder à peine l'espace d'une cellule, sans chapelle, sans costume religieux.

Allons donc ! c'est de la bigoterie !

Plusieurs la regardait comme une personne suspecte qu'on ne devait recevoir qu'avec défiance et précaution dans une honnête compagnie.

Ainsi, eut elle à essuyer les plus dures humiliations ! Mme Jetté ne se déconcerta point, mais parut parmi les personnes qui semblaient la mieux comprendre affectueuse et confiante. Plusieurs en furent étonnés !

Assurément, ni elle ni ses compagnes n'étaient de ces créatures dont le grand Maître a dit : "*dicunt et non faciunt*, de belles paroles et de vilaines œuvres. Non, partout et toujours, ceux qui voulaient voir chrétiennement ces pieuses servantes de Dieu à l'œuvre, trouvaient qu'elles mettaient en harmonie leur conduite avec leurs principes, leurs actes avec leurs croyances. Aux exaltés qui la méprisaient ou l'insultaient, elle disait : " Cette entreprise me donne des grâces nombreuses. Laissez-moi donc en jouir paisiblement."

Sans être une dévote outrée, elle assistait presque chaque matin à la messe, et paraissait pleine de charme dans toutes ses dévotions. C'était dans le cœur si consolant de son Jésus, qu'elle allait retremper une âme dévorée d'amour pour les pécheresse coupables. Puis, aussitôt de retour dans son modeste logement, situé sur la rue saint Simon aujourd'hui saint George, près de la rue sainte Catherine, elle ne cessait de passer de longues heures auprès des malheureuses qui

lui demandait asile et soulagement ; à leur administrer les remèdes prescrits, surtout de les consoler par les plus affectueuses exhortations adaptées au genre de souffrance et à l'état spirituel de chaque malade. Elle n'était pas seulement la consolatrice des personnes qu'elle pouvait recevoir, mais elle devenait encore leur servante, et aucun service ne lui semblait trop rebutant ; car chacune était pour elle la vivante image de l'époux céleste de son âme.

Loin de renfermer sa charité dans l'intérieur de son hospice, Mme Jetté visitait chaque jour, autant qu'elle le pouvait, le logis des plus abandonnées. Avec une suivante, elle pénétrait par un touchant intérêt dans tous les détails de leurs tristes réduits, et tentait jusqu'à l'impossible pour subvenir à ce qui leur était nécessaire.

Qu'importe les cancan, disait elle, Dieu m'a donné un cœur et des bras capable de faire tout le bien possible. Elle prouva qu'elle disait vraie !

Voilà le sentiment qui dominait chez cette

femme chrétienne ! La vue de la misère, de la douleur et de la souffrance excitait jusqu'au fond de son cœur, les fibres les plus sensibles.

Sa maison était si bien réglée, tout s'y passait avec tant d'ordre, d'édification et de décence, qu'elle ressemblait plutôt à un cloître qu'à une maison séculière.

Avec une attention soutenue, remarquable, elle veillait sans cesse à ce que les internes de son logis fissent baptiser leurs enfants le plus tôt possible, à ce qu'elles reçussent les sacrements dès leur entrée. Quoique son exemple dût ajouter beaucoup de force à ses paroles ; elle rencontrait parfois des répugnances dans ces âmes repentantes, mais aigries par le malheur ou attiédies par un long éloignement des secours offerts par l'Eglise. Elle savait alors unir l'énergie du zèle chrétien à une admirable douceur.

Douée d'un grand amour pour le travail elle les occupait selon leur pouvoir et les circonstances, tant pour elle-même que pour subvenir aux frais communs ; et comme elle

ne les laissait pas sortir sans permission, elle trouvait que son système tendait à empêcher du moins à diminuer sérieusement la mendicité, la fainéantise et le crime.

De taille moyenne, Mme Jetté se montrait toujours simplement vêtue ; sa physionomie était pleine de sécurité et de franchise ; chez elle pas le plus léger symptôme d'amour propre, ni de prétention. Il va sans dire que sa réputation avec sa foi d'apôtre s'étendit de plus en plus.

Non-seulement le Dr E. H. Trudel continuait de prodiguer dans sa maison des soins assidus et précieux, mais on remarqua bientôt plusieurs de ses confrères d'une haute réputation, s'y rendre pour y faire le bien. C'étaient les docteurs Munroe, Pelletier, Boyer, Bibaud, Coderre, D'orsonnens qui, depuis quelques années, ont tous suivis l'ange de la délivrance.

L'œuvre de Mme Jetté attirait l'attention des messieurs de Saint-Sulpice. Le R. M. Pierre Billaudèle, qui succéda à M. Vincent Quiblier, comme supérieur du séminaire en

1846, ne lui épargna ni les services de son ministère, ni ses aumônes. Ce bon père se montrait un foyer de tendresse et de miséricorde pour les pécheresses de la nouvelle fondation. Comme il se voilait d'un nuage de larmes quand il leur parlait du retour sincère à Dieu.

Ce grand, ce noble vieillard du sacerdoce, passa trente-deux ans à faire le bien au milieu de la population catholique de Montréal qui l'estimait souverainement. De 1837 à 1869, il était partout où il savait que sa présence serait utile et agréable ; animant sans cesse le zèle et l'encouragement pour les travaux de sa communauté, il prodiguait à tous, son temps, son esprit et son cœur.

On serait surpris de ne pas voir ici le nom de M. L. V. Léon Villeneuve, prêtre S. S., qui se voua avec bonheur à secourir ceux qui souffraient ; ne s'épargnant jamais pendant au moins trente ans, ni le jour, ni la nuit, lorsqu'il y avait des âmes à sauver, des misères à consoler.

Puis se succédèrent comme bienfaiteurs,

des commerçants, des cultivateurs qui lui remettaient souvent les choses les plus nécessaires à la vie. C'était le boulanger qui lui donnait le pain inutile ou trop rassis ; le laitier, le lait écremé ; un boucher qui lui fournissait la viande qui, quoique bonne encore, ne pouvait se garder ; et durant l'abondance du poisson, elle en recevait sa part. Parfois, elle obtenait des légumes et des fruits ; souvent des vêtements usés, mais propres et raccommodables. C'est ainsi que pendant plusieurs années, elle parvint à se soutenir et à entretenir convenablement toutes celles qui venaient sous son toit hospitalier.

Désirant agrandir la sphère de ses bonnes œuvres, pour mener de front sa noble entreprise, elle put en compagnie de quelques pieuses dames, changer de logis. C'était encore peu de chose, en face des misères effroyables qui attendaient ; mais c'était beaucoup en faveur des infortunées qu'elle transformait.

Progrès de l'œuvre.

Mme Jetté, qui avait commencé son apostolat, sur la rue St-Simon, le 1er mai 1845, se transporta le 4 mai 1846, dans une maison appartenant à M. J. B. Bourgeau, sur la rue Wolfe. Ce fut dans ce local, le 26 juillet suivant, que s'ouvrit le noviciat des Sœurs de Miséricorde sous le nom d'*Hospice Sainte-Pélagie*.

M. l'abbé Antoine Rey, prêtre français, forma, sur les instances de Mgr Ignace Bourget, à la vie de communauté, les premières religieuses de cette fondation. Ce généreux instituteur, qui mourut du typhus, le 27 juillet 1847, fut remplacé dans ces délicates fonctions par le R. P. Saché, jésuite.

Les sept premières novices admises à la profession furent :

Rosalie Jetté, dite Sœur de la Nativité,
Sophie Raymond, dite Sœur saint Jean Chrysostôme,
Lucie Benoit, dite Sœur sainte Béatrice,
Lucie LeCourtois, dite Sœur Marie des Sept-Douleurs,

Josette Galipeau, dite Sœur sainte Jeanne
Françoise-de-Chantal,
Justine Fillion, dite Sœur saint Joseph,
Adelaïde Lauzon, dite Sœur sainte Marie
d'Egypte.

Obligée de se transporter de nouveau
ailleurs, la petite communauté, dès le 26
avril 1847, se rendit dans une bâtisse appar-
tenant à M. John Donegani, coin des rues
Ste-Catherine et St-André. C'est ici que
l'Institut fut érigée canoniquement d'après
un mandement de Mgr Bourget, en date du
16 janvier 1848.

Démission de Sœur de la Nativité, Supérieure.

En 1848, l'humble fondatrice. sœur de la
Nativité, qui s'acquittait parfaitement des
occupations de sa charge, comme première
supérieure, fut remplacée. Dans son humili-
té, elle trouvait plus de contentement à
obéir qu'à commander. Sa communauté
avait alors fleurie, fructifiée, grandie, bénie

de Dieu et des fidèles du diocèse. Ce fut sœur sainte Jeanne Françoise-de Chantal qui devint la seconde supérieure élue de la communauté des Sœurs de Miséricorde. Cette femme forte et énergique née Josette Malo, à Belœil le 24 juin 1799, se maria toute jeune à M. Alexis Galipeau, qui en mourant lui laissa une belle fortune. Décidée à donner tous ces biens aux pauvres et à se consacrer elle-même à Dieu, elle entra dans les vues de Mgr Bourget et prit une part active dans la fondation de l'Institut.

Mme veuve Galipeau admise chez les Sœurs de Miséricorde le 17 septembre 1846, prononça ses vœux de religion, le 16 janvier 1848. Nommée supérieure cette même année, elle occupa cette charge jusqu'en 1863. Cette religieuse très remarquable pour sa grande force morale, mourut le 23 avril 1876.

C'est le 30 mai 1849, que la communauté fut incorporée pour les effets civils. Deux ans plus tard, le 1er mai 1851, la communauté se transporta dans une autre maison située à l'encoignure des rues Campeau et

Lagauchetière que les Sœurs avaient achetée. C'est là que réside depuis plusieurs années le chapelain de l'Institut. Sur la façade de cette bâtisse, a été placé une tablette historique dont voici le texte : " Ici sur ce terrain, Trudeau, Roulier et Langevin-Lacroix résistèrent à 50 iroquois, le 6 mai 1662."

Les travaux du monastère actuel furent commencés en 1853, sur un terrain, rue Dorchester, et acheté par M. Olivier Berthelot pour l'évêque catholique de Montréal. Quoique inachevé, il mesurait 65 x 40 pieds, à quatre étages, lorsque les religieuses y entrèrent au mois d'octobre 1854.

Le 30 juin 1860, Mgr Ignace Bourget bénit solennellement l'aile sud-ouest, construite en 1859-60. Le même jour, Sa Grandeur consacra la nouvelle chapelle des Sœurs; bâtisse de 42 x 60 pieds, élevée en même temps que cette aile.

A la bénédiction de la cloche extérieure du monastère, qui reçut le nom de Marie-Louise, le parrain fut M. Jos. Fullum, la

marraine Mme Hurteau. Ces deux bienfaiteurs donnèrent à cette occasion un ornement blanc et une pièce de toile.

M. Olivier Berthelet.

Pour la construction de cette chapelle, de cette aile, et autres augmentions du monastère, qui ont coûtés au moins \$15,000, les Religieuses de Miséricorde sont redevables à feu M. Olivier Berthelet ; à ce citoyen généreux dont l'immense fortune était en partie destinée aux succès des plus belles entreprises religieuses, dont Mgr Bourget était l'âme.

M. le commandeur Olivier Berthelet mourut en 1872, à l'âge de 73 ans. Essayer de rapporter ici ce que ce bon chrétien distribua d'argent, ce qu'il entrepris en faveur des associations pieuses de notre ville, c'est tenter l'impossible. Disons que toutes ses largesses pour la foi catholique et les pauvres, s'attachaient au sol comme le chêne qui voit au-dessous de lui ses vieilles racines

s'enfoncer dans la terre, et à son sommet des boutons naissant vers le ciel.

Qui pourrait raconter dignement toutes les consolations et les aumônes qu'il donna personnellement à la vénérable Sœur de la Nativité, pour l'encourager dans sa charité sans bornes comme dans ses plus généreux sacrifices. L'œil de Dieu seul les a toutes connues, car Mme Jetté qui avait une tendre sympathie pour les malheureux, et un grand respect pour ses compagnes, unissait toujours une modestie rare, à une humilité profonde. Que de choses sont restés dans l'ombre et qu'on ne connaîtra qu'au grand jour des manifestations !

Maladie et mort de Soeur de la Nativité.

Sa mort fut l'écho de sa vie ; elle fut le soir d'un beau jour, un pronostic d'un heureux lendemain.

Ici, nous touchons aux derniers moments de cette chrétienne admirable. Ce fut dans

l'Institut de Miséricorde, que la fondatrice sacrifia les dix-neuf dernières années de son existence. C'est dans cette maison bénie qu'on la retrouvait comme un ange assis près du foyer des abandonnées, priant et recueillie. Si dans cette communauté, elle ne pût prévenir toutes les tristesses, les ennuis, elle versa du moins sur les plaies les plus vives, un baume consolateur. Avec l'esprit de pénitence dont elle était animée, elle pleurait avec autant d'amertume que Magdeleine et Thaïs avaient pleuré leurs fautes.

C'est au printemps de 1864, que l'état de la bonne sœur de la Nativité s'aggrava plus douloureusement que pendant les cinq dernières années qu'elle passa à l'infirmerie. Elle ressentit une extrême faiblesse ; son appétit manqua complètement ; l'amaigrissement devint sérieux, et la pieuse femme ne pouvait plus quitter le lit. Ses compagnes et les médecins, mirent en œuvre tous les moyens, sinon de guérison, du moins de soulagement. Mais le mal à combattre avait

pénétré jusqu'aux sources de la vie, qu'il épuisait chaque jour de plus en plus. C'était une bronchite aiguë qui la faisait horriblement souffrir. Souriant à la fin de sa captivité, qu'elle sentait bien ne pas être éloignée, courageusement, elle contemplait d'un œil serein le moment redoutable de la séparation prochaine. Avec quelle foi, quelle piété, quelle confiance, elle se prépara à l'heure suprême. Elle endurait ses souffrances avec une héroïque patience. C'étaient de nouveaux intérêts qu'elle ajoutait aux riches trésors qu'elle avait récoltés durant une vie remplie d'épreuves. Elle avait noblement vécu, et son cœur n'avait ni failli ni chancelé dans la route du devoir. Enfin, voyant que la mort approchait à grands pas, elle fit à ses sœurs et à ses parents ses derniers adieux :

“ Je vous conjure, disait-elle, pour l'amour de Dieu, d'observer bien strictement la règle de cette maison et de ne pas choisir pour modèle cette indigne servante des pécheresses qui va vous quitter pour paraître de-

tant son souverain Juge. Comme j'espère vous revoir tous au ciel !" Sa ferveur s'anima de plus en plus à mesure que ses forces l'abandonnaient. Succombant de fatigues sous les douleurs de son agonie, elle se retournait vers celles qui l'avaient toujours si bien secondées dans ces travaux et accompagnées dans sa cruelle maladie, et qui ne pouvait que péniblement se détacher de son lit de mort.

Ce fut au milieu des larmes de ses chers filles, que tenant entre ses mains un Christ revêtu des indulgences pour la bonne mort, Mgr Bourget lui donna une dernière absolution ; puis tous s'agenouillèrent pour réciter les prières des agonisants.

Au moment où la recommandation de l'âme s'achevait, la sienne s'exhala dans un sourire, et ses yeux demeurèrent fixés vers le Ciel.

On croyait qu'elle durerait jusqu'au lendemain, mercredi, jour consacré à saint Joseph, à qui elle avait une dévotion toute particulière. Mais la pieuse femme s'endor-

mie avant dans le baiser du Seigneur.

Elle mourut un mardi, le 5 avril 1864, dans la soixante-dixième année de son âge, après en avoir passé près de vingt-quatre toujours occupée à la réforme des personnes de son sexe qui avait cédé trop facilement à l'entraînement d'un caractère irréflechit, ou dédaigné d'écouter les conseils éclairés de leurs bons parents.

Elle eût la douce consolation avant d'entreprendre le grand voyage de l'éternité, de voir plusieurs de ses filles spirituelles, continuer dans la maison qu'elle avait fondée l'œuvre de charité qu'elle avait si noblement commencée.

Mgr Bourget qui l'avait souvent consolée pendant sa longue maladie, voulut bien présider à ses funérailles, qui furent très-imposantes. Sa Grandeur chanta son *Requiem*, et fit son éloge funèbre pendant le service ; avant qu'on la déposa dans le caveau de sa famille religieuse, où elle repose en paix pour jusqu'au jour de la résurrection.

C'est dans le caveau de cette résidence du

bon Dieu que reposent les Religieuses que la mort a moissonnées depuis la fondation de la communauté.

Le tableau suivant fera connaître les noms, âges, etc., de ces chères défuntés dont le souvenir est précieux pour la population de Montréal et d'ailleurs :

Nécrologe.

NOMS.

	<i>Âges.</i>	<i>Temps de religion.</i>	<i>Lieu de naissance.</i>	<i>Décédées à Montréal.</i>
Sr saint Jean Chrysostôme, dite Sophie Desmarais, (Veuve Raymond)....	66	11 6 9 24	Ste-Anne Riv. du Loup	20 fév. 1853
Sr Marie de la Nativité, dite Rosalie Cardan, veuve Jetté.....	70	2 8 18 11 4	Ste-Anne Lavaltrie	5 avril 1864
Sr Ste-Véronique du Crucifix, dite Esther Desjardins.....	34	26 7 8 28	Ste Rose	23 fév. 1867
Sr S. Jean l'Évangél., Ang. Lévesque..	63	2 15 20 13	St-J. l'Ach.	5 déc. 1867
Sr Ste Germ. Consin, Virg. Narbonne..	19	3 24 2 3	Longueuil	19 juin 1869
Sr Ste Amélie, Clémence Touzin.....	26	11 7 10 1	Lanoraie	9 oct. 1870
Sr Ste J. F. de C., J. Malo, Ve Galipeau	76	9 29 7 6	Belœil	23 avril 1876
Sr Ste R. de Lima, Rivard dit Dufresne.	39	11 15 18 6 16	St Aimé	30 mars 1877
Sr Ste-Jean de la Croix, M.-Lse Forest.	17	3 21 3 9 12	Montréal	31 août 1878
Sr Ste-Béatrice, Lucie Benoît.....	60	10 2 32 6 9	Montréal	5 fév. 1879

Sr St-Etienne, Ida Beffre.....	21	3	18	6	11	25	St-J. Chrysost.	7 juil.	1879
Sr Ste-Claire d'Assise, Marie Dupuis ..	28	5	15	7	5	2	St-Anicet	10 fév.	1881
Sr Ste-Rosalie, Marie Daoust.....	27		13	6	1	15	Pointe Claire	9 déc.	1881
Sr Ste-Hélène, Eugénie Deschamps....	21	9		6	11	13	S.-A. du B. de l'I.	25 juin	1882
Sr Marie de la Conception, V. Lefebvre	53	2	29	27	3	12	St-Jos. du Lac	16 juil.	1882
Sr St-Patrice, Mary Ann Church.....	52	7	24	27	4	28	Irlande	17 avril	1883
Sr St-Jean l'Evang., Victoria Longpré.	28		12	4	2	11	Montréal	23 août	1883
Sr Ste Ignace, dite Lucie Thibeault....	61		13	34	5	19	St-Jude,	20 nov.	1883
Sr St-Jean l'Evang., M. L. Chartier....	20	9	28	2	1	28	Ste-Adèle,	17 sept.	1885
Sr Ste-Catherine de S., Phil. Chapleau.	49	1	20	28	6	20	Ste-Rose,	22 juin	1886
Sr St-André, Joséphine Provencal.....	53	5	21	24	4	16	Chât. Richer,	3 août	1887
Sr St Michel Archange. M. Cadden.....	44	3	26	19	3	24	Irlande,	24 déc.	1888
Sr M. de Bonsecours, Sophie Bibeau....	77	10	1	42	5	18	St-Martin,	12 janv.	1889
Sr St Joseph, Justine Filion.....	87	7	11	43	5	3	Terrebonne,	10 mars,	1890
Sr St-Antoine (Abbé), M. Gauthier....	74	6	19	42	9	14	Eboulements,	17 mai	1890
Sr Ste M. d'Egypte, Adél. Lauzon.....	65	0	2	43	11	5	Ste-A. des Plaines,	8 nov.	1890
Sr M. des 7 Douleurs, Lucie Lecourtois.	81	11	16	46	1	0	L'Assomption,	16 oct.	1892
Sr Ste-Agathe, M. Véronique Deschêne.	47	5	13	23	4	0	Ste-Elizabeth,	19 juin	1893
Sr Ste-Elizabeth, Julie Hudon.....	69	4	24	32	9	24	Riv. Ouelle,	29 août	1893
Sr St Jean Chrys., M. Eudisie Lussier.	51	8	6	30	3	6	Boucherville,	26 mai	1894
Sr M. de la Visit., Marg. Aur. Delorme.	75	1	20	39	1	5	Terrebonne,	12 août	1894

Femmes chrétiennes et canadiennes, portez bien haut comme cette bienfaitrice et ces imitatrices, la lumière empruntée à l'autel du Seigneur ;

28 25
32 22
20
8

10

formez ensemble cette colonne ardente, qui devra guider les faibles à travers les ténèbres du monde. La nuit qui pèse sur les esprits est épaisse, vous la dissiperez par la splendeur de votre foi, et vous ramènerez les coupables aux croyances oubliées de leur jeunesse.

Nous savons que l'ivraie laissée dans le champ du père de famille ne fera que croître jusqu'au jour de la moisson, tout aussi bien que le bon grain lui-même.

C'est pourquoi si les vérités sont diminuées par les passions, vous leur rendrez leur intégrité et leur éclat ; si les vertus se font de plus en plus rares, vous les multipliez par votre exemple et votre zèle.

Oui, partout à travers le pays, il faut un immense *Sursum Corda*. C'est aux femmes fidèles à Dieu et à leurs devoirs, qu'appartient la gloire de nous le faire entendre ; c'est leur tradition et leur privilège !

Ah ! nous savons bien qu'avec le dévouement des Sœurs de Miséricorde tous les crimes ne sont pas évités, toutes les souffrances

ne sont pas soulagées, mais que serait-ce si la charité et les sacrifices de ces Religieuses et de leurs imitatrices n'existaient pas.

Que deviendrait la société si chaque jour elles n'enlevaient pas à des centaines d'esclaves le bandeau qui couvre leurs yeux si fatalement aveuglés ; si elles ne montraient l'abîme à tant de créatures, que des ruses infernales cachent hypocritement ?

Dans son œuvre humble en apparence, d'une utilité douteuse pour plusieurs, la Sœur de Miséricorde ne désespère jamais du salut de personne, parce qu'elle n'ignore pas que Dieu peut quand il lui plaît tirer des miracles des trésors de sa bonté divine.

Elle sait parfaitement que l'Esprit-Saint assure que tant qu'il y aura quelqu'un qui implorera, il y aura quelqu'un qui exaucera ; que tant qu'il y aura quelqu'un qui se repentira, il y aura quelqu'un qui pardonnera. Péchés énormes, fautes nombreuses, crimes anciens sont lavés en un clin d'œil sous l'action de la grâce et disparaissent si bien qu'il ne reste aucun vestige de souil-

lure dans une âme purifiée par le Baptême de la miséricorde.

Nous faisons notre devoir répond la Sœur de Miséricorde aux personnes qui veulent la complimenter : Est-ce que nous pourrions faire autrement, et y a-t-il du mérite à être en paix avec sa conscience ? Nous ne demandons rien pour accomplir notre tâche ; ce n'est pas l'argent que nous recevons qui nous tente, car nous l'employons pour soulager les membres souffrants de Jésus-Christ. Ce ne sont point les distinctions qui nous attirent, car nous ensevelissons sous un manteau de bure jusqu'au nom qui nous avait été donné parmi les hommes. Les plaisirs mondains, nous ne les connaissons plus. La liberté, nous n'en usons que pour la soumettre à un joug volontaire. Il n'y a que les choses indispensables dont nous nous servons, autant que l'exigent les besoins de la vie, et pour nous aider à accomplir notre mission, avec la modération d'un usufruitier.

Toutes ces choses sont si extraordinaires,

que bien des protestants, même de ceux qui vivent au milieu de notre population, ne veulent pas y croire. Lorsque vous entrez en conversation avec eux sur ce sujet, ou ils ne répondent pas, ou ils accueillent nos révélations avec un sourire d'incrédulité. Ils soupçonnent qu'au fond de tout cela, il y a du mystère, ils s'imaginent que la vie des prêtres et des sœurs offrent des attraits inconnus. Et pour bien dire, ils ont raison, car leurs attraits veulent dire : " Faire le bien de la religion et de la patrie sans aucune compensation humaine."

D'un autre côté, certaines gens qui ne vivent pas d'une existence chrétienne ne comprennent que difficilement toute la force, tout le courage de la Sœur de Miséricorde dans son œuvre à Dieu, pour le prochain. Il leur paraît plus facile de méconnaître ou même de nier aveuglement les grandeurs morales de cette vie, plutôt que d'en faire une étude consciencieuse. Pourtant cette sœur de charité se reconnaît l'humble servante de Celui qui bénit et console les cœurs

purs et sacrifiés, qu'ils battent sous la bure ou sous la soie.

A tous ceux qui la méprise, elle oppose le silence qui est le beau cachet de son véritable mérite. Ne pourrait-elle pas comme tant d'autres chrétiennes attaquées injustement, se défendre en justice. Oui ! mais comme le Christ, son divin et premier modèle, elle oublie, elle pardonne en se rappelant que le pardon ouvre le Ciel.

S'il nous est permis d'être inexorable pour le vice, n'est-il pas vrai que l'on est obligé en toute occasion d'être indulgent pour le prochain, et surtout sincèrement bienveillant pour cette consolatrice qui se fait violence à l'égard de pauvres pécheresses, souvent plus légères que coupables, à la suite de frivolités mondaines ?

La Sœur de Miséricorde ne sait pas faire de sermon, mais parle avec douceur et patience. Elle s'informe des besoins des personnes sous sa protection, de leurs projets ; écoute avec bonté leurs misères et reçoit leurs promesses. Si parfois la triste réalité se pré-

sente à la repentante, si l'angoisse lui reprend au cœur avec une intensité nouvelle, elle l'encourage par les exemples des plus consolantes vertus ; la distrait avec une sécurité parfaite qui bannit toute crainte.

Pour le plus grand nombre des repentantes, c'est vraiment une merveille de voir le progrès moral qui résulte même d'un court séjour dans cette maison. Les internes de l'Hospice appartiennent à toutes les catégories. Ce sont des ouvrières, des commis, et autres personnes de familles à l'aise, non-seulement des provinces du Dominion, mais même des Etats-Unis et des grandes villes du Vieux-Monde. Dans ce bercail qui porte ainsi la marque manifeste de l'action divine, on rencontre tous les jours des médecins habiles et charitables : MM. les docteurs Rottot et Dagenais qui y rendent des services inappréciables ; ce dernier bienfaiteur, en particulier, compte plus de trente années de dévouement dans les salles de la communauté. D'un autre côté, les docteurs Leblanc et Beaudry, se sont toujours distin-

gués comme médecins de l'Hospice de la Maternité. Rien ne fait défaut. Avec ces hommes de l'art, les Religieuses dirigent avec patience, conseillent avec charité, des infirmières ou gardes-malades dévouées et expérimentées, des filles de confiance irréprochables.

Il y a une place pour chaque chose, et chaque chose est à sa place ! Si les Sœurs de Miséricorde sont forcées de s'adresser à la charité publique de temps en temps, c'est afin de n'être pas dans la pénible nécessité de refuser l'entrée de leur hospice aux personnes qui s'adressent à elles, surtout lorsque le travail vient à diminuer ou à leur manquer, ou enfin, que les besoins de leur œuvre exigent des nouvelles constructions. Il n'y a que quelques années, le personnel de la communauté devenant plus nombreux et les exigences du service ne faisant que s'accroître, il fallut agrandir considérablement. C'est alors que les Sœurs autorisées par leurs supérieurs ecclésiastiques, firent construire de nouveaux bâtiments plus spa-

cieux. "Depuis tant d'années que l'œuvre de Miséricorde témoigne de votre énergique fécondité leur disait M J. M. A. Brien, alors chapelain, il ne faut point laisser votre zèle se refroidir en face de nouveaux besoins. N'est-il pas vrai qu'une bonne mère, en voyant augmenter le nombre de ses enfants trouve au fond de son cœur, qu'il faut un toit plus large, un foyer moins étroit ; qu'il faut l'élargir en raison des besoins toujours augmentant. Avec le travail, de fortes économies, des sacrifices et de l'énergie rien n'est impossible à l'activité du dévouement et à la persévérante action de l'amour. Nous prélèverons donc largement sur le budget du plaisir en faveur du budget de la famille, et parce qu'il vous est agréable de vous oublier, vous trouverez votre propre jouissance dans le bonheur que vous aurez à donner plus largement aux âmes les plus dignes de compassion."

C'est en 1862 que la communauté acheta de M. P. H. Lacroix, le terrain avec maison en brique, au coin des rues St-Hubert et

Lagauchetière. Cette bâtisse après avoir été employée comme Hospice de la Maternité, jusqu'au mois de septembre 1887, fut démolie pour faire place aux ateliers et à l'Hospice actuel. L'aile sud-ouest, commencée le 1er juin 1874, coûta \$33,000. Les Sœurs firent alors un appel aux familles chrétiennes de Montréal en faveur de leurs œuvres. Aussitôt des dames de charité ouvrirent un bazar qui eut les plus heureux résultats. Sous la présidence de Mme J. Simard, mesdames A. Lacoste, L. Sicotte, J. L. Cassidy, L. O. Taillon, Laberge, A. LaRocque, Lafontaine, Olivier, A. Dansereau, A. Ouimet, Giroux, Poitras, Globensky, Duverger, Lanctôt, Hingston, ainsi que Mlles Duffy et Nowlan de New-York, trouvèrent des moyens profitables pour manifester l'esprit de charité qui était l'âme de leur belle organisation, de leur dévouement sincère ! Les recettes qui furent très encourageantes rapportèrent \$1,700. Il y eut une soirée musicale qui donna \$83.

Un généreux citoyen d'origine allemande, M. F. X. Bessner, de Formosa, Ont., admira-

teur des travaux comme des sacrifices des bonnes Sœurs de Miséricorde, leur fit don de \$,1000. Cette aile fut bénie en même temps que les constitutions, le 8 avril 1876 par S. G. Mgr Bourget.

Mgr Ignace Bourget.

En l'année 1876, cet illustre prélat se retirait de la direction de son vaste diocèse : " Il est temps maintenant, N. T. C. F., disait Sa Grandeur au clergé comme aux fidèles de son district épiscopal, de vous faire nos derniers adieux. Pour vous les faire convenablement, Nous empruntons les belles paroles que saint Grégoire de Nazianze adressa au clergé et au peuple de Constantinople avant de quitter cette grande ville :

" Je suis, disait-il à une foule immense réunie pour l'entendre une dernière fois, chargé d'années et d'infirmités ; et je n'aspire plus qu'après la mort. Je fais des vœux pour que mon successeur.....se montre un défenseur héroïque de la foi. Je lui laisse volontiers

un trône où l'on m'avait forcé de m'asseoir. Adieu, daignez conserver quelque souvenir de moi.....Laissez moi partir ; je vous le demande au nom de mes cheveux blancs et de mes longs travaux pour le service de Dieu et de son Eglise.....Mes cheveux blancs m'avertissent qu'il me faut songer au repos. Je vous en supplie donc, au nom de l'auguste Trinité que nous honorons de concert.....laissez-moi vous quitter.....Dieu saura, dans sa miséricorde, vous donner un pasteur digne de lui et de vous, un évêque dont la vertu courageuse réprimera les lâches et serviles complaisances, et qui osera, s'il le faut, affronter la haine du peuple pour servir la vérité. Adieu donc pour la dernière fois.... .Adieu. Gardez le dépôt sacré des traditions ; souvenez-vous de mes labeurs. Que la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur demeure avec vous tous. Amen.

C'est à partir de 1873, que M. le chanoine Ed. C. Fabre, nommé évêque de Montréal, succéda à Mgr Bourget.

M. J. M. A. Brien.

En 1877, M. J. M. A. Brien, remplaça M. L. H. Paré, comme chapelain des Sœurs de Miséricorde. Voué à l'étude comme aux beaux-arts, ce prêtre zélé ne l'était pas moins à toutes les œuvres de son saint ministère. Avec la haute approbation de Mgr Fabre, et la sage direction de M Brien, l'Institut fit construire l'église actuelle. La cérémonie de la bénédiction de la pierre angulaire eut lieu le 4 août 1878, par M. le G. V Moreau, assisté d'un nombreux clergé et de généreux fidèles. L'année suivante, du 17 au 24 février 1879, des dames patronnesses ouvrirent un second bazar pour aider la communauté dans la construction et la décoration de ce sanctuaire. Avec le zèle des sœurs et le dévouement de mesdames A. Larocque, J. Simard, Globensky, Lacoste, Sicotte, Desmarteau, H. Masson, Laberge, A. Dansereau, et Levesque, le public Montréalais se tint à la hauteur de sa réputation en secondant généreusement les démarches et les efforts du chapelain et des organisa-

trices. Le résultat de ce beau tournoi de charité fit remettre \$1,000.00 à l'Institut. Le 25 février eut lieu un charmant concert sous la présidence de notre bon ami, M. Fowler, organiste de l'Eglise St-Patrice de Montréal. Les artistes qui prêtèrent leurs généreux concours furent : Milles Starnes, Villeneuve, Barnard et Sadlier ; MM. Bouthiller, Trudel, Parker, et A. Desève violoniste. De cette agréable soirée, les sœurs touchèrent la somme de \$80.00.

L'aile est, commencée le 31 mars 1884, de 120 par 44 pieds, fut bénie par S. G. Mgr l'archevêque Fabre, le 9 février 1885. Pour la troisième fois, il fut très agréable aux Sœurs de Miséricorde, de revoir plusieurs âmes généreuses leur venir en aide ; se distinguer et rivaliser de zèle, dans un bazar qui dura du 22 décembre 1884 au 10 janvier 1885. Sous la délicate direction de madame A. Lacoste, on admira une fois de plus, le dévouement de mesdames Levesque, A. Ouimet, Masson, Cadieux, Mathieu, Provencher, A LaRocque, Drolet, Devins, Olivier,

Belley, Brosseau, Gélinas, Laraméc, Proulx, Poitras, Archambeault, Laberge, Hudon, A. Dansereau, Richard, Perreault et Mlle Dansereau. Les recettes donnèrent \$1367,00. Une séance dramatique et musicale tenue le 8 janvier rapporta la jolie somme de \$93,50.

Enfin les ateliers commencés le 15 juillet 1885, et l'Hospice de la Maternité commencé le 14 septembre de la même année, furent bénis par M. J. M. A. Brien, le 20 avril 1887.

De 1877 à 1889, l'Institut des Sœurs de Miséricorde, fut donc d'une manière toute particulière l'objet de la plus tendre sollicitude de M. Brien. Ce prêtre zélé sut avec simplicité et prudence s'imposer le rude devoir d'achever et d'étendre les œuvres de ces prédécesseurs qu'ils n'avaient pu couronner.

Par tous les moyens et sans relâche, on peut dire qu'il assura l'avenir et les brillantes destinées de cette communauté. Tout ce qui était grand et utile, tout ce qui exigeait une dose extraordinaire de sacrifice personnel exerçait sur ce chapelain dévoué,

une irrésistible fascination. Que de fréquentes visites, de soins, de plans, de voyages, de consultations et de conseils, il prodigua pour le perfectionnement et le succès de ces immenses travaux. Aussi, les religieuses de Miséricorde conservent toujours pour ce bon père, tendre et dévoué, le respect le plus sincère, la reconnaissance la plus profonde.

Nous n'avons point la prétention de faire ici la biographie de M. J. M. A. Brien, aujourd'hui, curé de sainte-Elizabeth de Joliette. Eussions-nous toutes les données, tous les actes désintéressés que renferme son histoire et qui remplirait un joli volume, nous voudrions les confier à une plume mieux exercée, qui pût en faire ressortir avec éclat tous les détails.

Plus tard, le nom de M. J. M. A. Brien, sera inscrit dans l'histoire, entouré de l'aurole qui lui appartient. Nous ne pouvons à l'heure présente que toucher rapidement à quelques-uns des bienfaits de sa vie comme directeur dans cette maison. Qu'on nous

pardonne d'avance si nous soulevons le coin du voile qui en dérobaît la connaissance au public. Qu'on veuille croire qu'il nous a fallu pour y arriver, non-seulement l'intérêt spéculatif de la vérité, mais encore la nécessité où nous sommes, en écrivant ces pages, de tout dire pour montrer les voies secrètes de Dieu et l'action manifeste de sa main.

L'établissement de l'Institut des Sœurs de Miséricorde.

Aujourd'hui ; grâce à Dieu, à l'illustre archevêque de Montréal, au dévouement de M. Brien, et à l'empressement des sœurs à faire le bien, le splendide Institut de Miséricorde de Montréal est admirablement organisé, C'est un vaste et imposant édifice en pierre de taille à quatre étages et divisée en compartiments élevés. Il est construit dans un endroit salubre et pittoresque ; en plein cœur de la ville, entouré de somptueuses résidences, sur des rues larges et droites.

Tout ce que l'hygiène hospitalière a pu réaliser de plus parfait a présidé à la construction et à l'aménagement de ce Monastère véritablement modèle. Il est aéré et lumineux comme pas un établissement similaire de Montréal, l'eau y circule partout, froide et chaude et stérilisée par d'ingénieux appareils dans la bâtisse. De la cave au grenier inclusivement, il n'y a pas dans tout l'édifice un angle ni un coin, pas même une armoire où les poussières nocives puissent stagner. Dans les salles, comme dans les chambres d'isolement, le cube d'air est le maximum de ce qu'il doit être, et la ventilation largement assurée. Outre le jardin et plusieurs balcons, il y a sur les toits des bâtiments, des séchoirs, et une belle promenade pour le nombreux personnel de l'Hospice.

Avec cela pas le moindre luxe inutile. On n'y remarque que celui du confortable !

Chapelle de N. D. de Miséricorde.

Mais le vrai bijou de ce lieu providentiel, si l'on veut bien nous passer cette métaphore, c'est le pieux sanctuaire de N. D. de Miséricorde; orné avec un goût exquis, mais simple; où tout porte au recueillement, inspire l'espérance, excite aux effusions de l'âme vers le Tout-Puissant.

Ce nouveau temple n'est pas le moins beau parmi ceux déjà si nombreux, que la foi et la piété ont généreusement élevés à la gloire de Dieu dans Ville-Marie. Il fait honneur à la communauté qui le possède, au chapelain qui en a préparé les plans et en a guidé les travaux; aux bienfaiteurs de l'œuvre, dont les sacrifices ont si bien contribué à le faire construire, puis décoré. Les tableaux à l'huile de la Samaritaine, des stations du Chemin de la Croix, de la visite à sainte Elizabeth, de saint Antoine de Padoue, exécutés par des Religieuses de la communauté; ainsi que les autres décorations intérieures sorties du pinceau magique de notre estimable compatriote, M. E.

Meloche, et dont l'éloge n'est plus à faire ; toutes sont remarquables et bien proportionnées. Les sculptures qui émaillent les quatre autels, surtout celle de Madeleine au pied de N. D. de Miséricorde, forment un ensemble gracieux et délicat qui charme le regard et fait respirer l'idéal mystique vers lequel la foi entraîne notre piété.

N'est ce pas que c'est un beau mérite pour M. Brien, ce prêtre-architecte, d'avoir pu donner avec la confiance de son archevêque, ce cachet nouveau que ses talents et son patriotisme ont su répandre dans ce pieux reposoir ?

C'est donc dans cette chapelle d'une céleste fraîcheur qui caresse l'âme et le front des plus distraites, que les bonnes impressions de la repentante se ravivent, que les meilleurs souvenirs se réveillent, se rassemblent, et se groupent dans son cœur contrit et humilié !

Célèbres pénitentes vénérées dans ce sanctuaire.

C'est sous la protection des plus célèbres pénitentes : saintes Pélagie, Marie d'Egypte, Thaïs et Marguerite de Cortone, en grande vénération dans cette communauté, que les Religieuses placent les personnes qui leur sont confiées. Elles s'efforcent toujours de les pénétrer de l'esprit de pénitence qui a animé ces nobles converties. Quoique ces exemples ne soient pas de personnes vivantes, mais mortes depuis de nombreuses années ; les reliques de leurs corps, bien que réduits en cendres, ont souvent une vertu divine qui, par la grâce de Dieu, font des miracles.

Donnons ici quelques détails sur la vie de ces modèles de sainteté, que Nos Seigneurs Bourget et Fabre ont désigné comme patronnes des repentantes dans ce monastère des miséricordes divines. Traversons si vous le voulez, les Alpes avec saint Martin, et, pendant qu'il suit la route de la Lombardie, prenons celle de la Toscane. Nous voici au

petit village de Laviano. Apercevez-vous cette jeune personne, légère, vaniteuse et douée de la plus grande beauté ? Mécontente de sa belle-mère, elle est plus souvent dans les rues du village que dans l'intérieur de la maison paternelle ! Un seigneur de Montepulciano, riche propriétaire du voisinage, remarque la jeune imprudente. La vanité d'une part, la passion de l'autre, se sont entendues. La jeune Marguerite ne s'appartient plus.

Elle habite la ville de Montepulciano, dans la somptueuse résidence de son ravisseur. Avant d'être formés, ses caprices sont satisfaits. Les plus riches étoffes composent ses vêtements ; des pierres précieuses brillent dans sa chevelure ; elle éclipse par son luxe les plus grandes dames de la ville. Partout où il y a des fêtes, on est sûr de la trouver. Scandale public, scandale vivant, elle passe plusieurs années dans le désordre. Que serait-elle devenue, si la miséricorde ne l'avait tout à coup arrêtée sur le chemin de sa damnation.

Un jour, où elle pensait à rien moins que de revenir à Dieu, l'homme part pour la campagne, faire une partie de chasse. La nuit venue, il ne rentre pas : Marguerite s'inquiète. Le lendemain, elle met la tête à la fenêtre, pour voir si elle ne découvrirait pas celui qu'elle attend. Au lieu du maître, elle aperçoit le chien qui arrive à petit pas, tête baissée et qui s'assied sur la porte de l'habitation, en poussant des cris plaintifs. Marguerite descend. Le fidèle animal la tire par sa robe et lui fait signe de le suivre. Il la conduit ainsi à quelques milles de la ville ; puis s'arrêtant dans un petit bois, il se met à gratter de ses pattes la terre. Bientôt se montre à découvert, le cadavre sanglant du malheureux seigneur, victime d'un assassinat.

A ce spectacle, Marguerite tombe évanouie. Revenue à elle-même elle fond en larmes ; et, sous l'impression de la grâce, elle forme sur le champ l'inébranlable résolution de changer de vie. De retour à Montepulciano, elle quitte sa riche parure, met tout en ordre

dans la maison ; se couvre d'une méchante robe noire et dit adieu à une ville qu'elle a si longtemps scandalisée. D'abord, elle va bien humblement se jeter aux pieds de son père et lui demander pardon. Puis par un beau dimanche, pendant que tous les habitants de Laviano étaient à l'église, elle entre dans le lieu saint et monte jusqu'au sanctuaire pieds nus, une corde au cou, la tête rasée et découverte. Sans dire une parole, elle inonde le paré du temple de ses larmes, demande miséricorde. L'attendrissement gagne tous les spectateurs. Enfin elle se relève, quitte son village et se retire dans la ville de Cortone. Là, solitaire, dans une chétive cabane, elle vécut plusieurs années, de larmes, d'austérités, d'aumônes et d'abondantes consolations, dont le bon Pasteur aime à combler les brebis revenues au bercail.

Non-seulement Marguerite devint une sainte à miracles ; mais son corps, conservé intact depuis des années nombreuses, continue de répandre une odeur de sainteté.

Depuis le cinquième siècle, cette sainte est

partout vénérée dans l'Asie-Mineure et le Nord de la France. Au Canada, S. G, Mgr l'archevêque Fabre, de Montréal, prié d'apporter de son voyage de Rome en 1879, des reliques de sainte Marguerite de Cortone, acquiesça avec une paternelle sollicitude à cette supplique des bonnes Sœurs de Miséricorde. Plusieurs personnes dévotes, entr'autres repentantes, qui ont invoqué ces souvenirs consolants, ont déjà obtenu des faveurs extraordinaires !

A Antioche, capitale de la Syrie, une seconde conversion non moins miraculeuse nous y attend. Dans ce pays, Pélagie fut pendant de longues années la courtisane qui occupait le premier rang sur la scène du désordre. Son nom était dans toutes les bouches, non-seulement à Antioche, mais jusqu'en Cilicie et en Cappadoce. Elle épuisa la fortune d'un grand nombre d'hommes et dépouilla beaucoup de fils de famille. Le bruit courait qu'elle se servait, non-seulement de son extrême beauté, mais de pratiques démoniaques pour tendre ses filets. Elle

y prit le frère même de l'Impératrice ; car la puissance de sa séduction était une vraie tyrannie.

Mais voilà qu'un jour, sa curiosité la porta dans l'église de saint Julien le martyr, où le saint évêque Nonnus prêchait sur le jugement dernier. Elle n'avait jamais eu le moindre sentiment de ses crimes, quand tout à coup la crainte de Dieu fit une telle impression sur son cœur, qu'elle commença à pousser, à la grande terreur des assistants, des cris déchirants et à verser d'abondantes larmes. Complètement changée, elle méprisa tout, se confia en la miséricorde de Dieu et se convertit. Admise aux saints mystères, elle se porta sérieusement à la pratique de toutes les vertus. Elle donna ses biens aux pauvres, se revêtit d'un cilice et s'enferma dans une cellule, près de Jérusalem, sur la montagne des Oliviers, non loin du lieu où le Christ avait fait sa prière. Là, elle y resta quatre ans, se livrant aux plus austères pénitences et mourut de la mort des prédestinées.

“ Pour nous comme pour elle, s'écriait un jour, un célèbre prédicateur, la miséricorde ouvre les bras : s'y jeter, c'est se sauver.”

Le troisième modèle que l'on offre à la vénération des croyants, dans la chapelle des Sœurs de Miséricorde est sainte Marie-d'Egypte. C'est à l'âge de douze ans, que malgré ses parents, cette jeune fille se rendit dans la ville d'Alexandrie, où elle vécut dix-sept ans dans l'oubli de tous ses devoirs.

Un jour à l'exemple de plusieurs personnes qui allaient à Jérusalem pour y célébrer l'exaltation de la Sainte-Croix, elle s'embarqua avec elles et y arriva sans changer de vie. Dans l'Eglise de cette ville où l'on exposait la Croix du Sauveur, pour la vénération des fidèles ; “ il me fut impossible d'y entrer, dit-elle, tant une force invincible me repoussait d'y pénétrer. Alors, réfléchissant sur l'abomination de ma vie, je me mis à pleurer amèrement. Me frappant la poitrine j'implorais la Mère de Dieu, la conjurant d'avoir compassion de ma misère et de m'obtenir miséricorde. Alors je ressentis

un grand soulagement !” S'étant convertie, cette sainte passa quarante-sept ans dans la solitude, ne vivant que de ce qui croissait dans le désert. Zozime, célèbre moine de grande vertu, mort à 100 ans, lui administra le saint viatique, après quoi elle fut enterré dans une fosse creusé par un lion que Dieu avait envoyé.

Thaïs vivait au quatrième siècle. C'est en Egypte qu'elle vécut dans le crime. Sa grande beauté, de l'esprit, une mauvaise éducation furent la cause de sa perte. Elle s'abandonna donc au mal et entraîna à sa suite, plusieurs âmes faibles et lâches.

Comme Pélagie, elle se convertie par les discours d'un saint, du nom de Paphnuce, anachorète de la Thébaïde. Thaïs fut si touchée de ses paroles, qu'elle se jeta un jour à ses pieds les yeux baignés de larmes et le pria de lui ordonner la pénitence qu'il jugeait convenable pour hâter sa conversion. “ Seulement, ajouta t-elle je vous demande trois heures, après quoi je reviendrai vous obéir.” Thaïs employa ce temps si court à

ramasser tout ce qu'elle avait acquis d'or, d'argent, d'habits et de meubles. En ayant fait un monceau au milieu de la ville, elle y mit elle-même le feu devant tout le peuple, et invita ceux qui lui avaient fait ces présents et qui avaient été les complices de ses désordres à l'imiter dans son sacrifice et dans sa pénitence. Alors guidé par Paphnuce, le saint homme la conduisit dans un monastère de pénitentes où elle se laissa enfermer dans une cellule dont la porte fut scellée avec un sceau de plomb. Elle ne devait recevoir pour toute nourriture qu'un peu de pain avec de l'eau. "Contentez-vous lui dit Paphnuce en la quittant de regarder du côté de l'Orient, et de répéter souvent ces paroles : *"Vous qui m'avez formée, ayez pitié de moi."*

Elle passa trois ans dans cette vie rude et sanctifiante, quand sur l'ordre de Paphnuce, on la laissa sortir pour vivre avec les sœurs. Mais Dieu satisfait de son repentir, la retira du monde peu de temps après.

Illustres Pélagie, Marie d'Egypte, Thaïs

et Marguerite de Cortone, pénitentes, obtenez à celles qui ont eu le malheur de vous imiter dans vos égarements, la grâce de devenir elle-mêmes des monuments de l'infinie miséricorde de Dieu. C'est ce que demandent avec instances, tous les jours à ces nobles âmes les Sœurs de Miséricorde. Elles voudraient pouvoir tourner vers le divin Crucifié, tous les cœurs de celles qu'elles dirigent contre le retour au mal : les remplir de son amour, les entraîner avec elles, malgré les périls, les écueils du voyage, jusqu'aux séjours de l'éternel repos !

Est-il quelque chose de plus louable ? de plus consolant ?

Personnel.

Bienfaits de l'œuvre.

Quelques détails intéressants sur la Communauté des Sœurs de Miséricorde, pourront servir à faire connaître d'avantage tout le bien que ces âmes charitables font parmi nous, et à l'étranger depuis leur fondation.

Les chapelains qui se sont succédés dans la direction spirituelles de l'Institut furent :

En 1846,	Révd. M. A. Rey,
1847,	" " L. C. Saché, S. J.
"	" " V. Pilon, chan.
1860,	" " J. O. Paré, chan.
1862,	" " G. Lamarche, chan.
1864,	" " E. H. Hicks, chan.
"	" " G. Huberdeault
1866,	" " C. Martin
1870,	" " Jos. A. Martineau
1871,	" " Z. Delinelle
1874,	" " L. H. Paré
1877,	" " J. M. A. Brien
1889,	" " N. A. Dugas
1889,	" " Herm. Charpentier

Le personnel de la Communauté de cette vraie ruche chrétienne, où l'on travaille et

surtout où l'on prie, parce que travailler c'est prier ! se compose actuellement comme suit :

Supérieur actuel : Révd. F. T. Cavanagh.

Chapelain actuel : Révd Herm. Charpentier.

Révde Sœur Marie du Sacré Cœur de Jésus, dite Anastasie Paquin, supérieur générale.

Assistante : Sœur Ste Thérèse de Jésus, dite Domitilde Filiatrault.

Dépositaire : Sœur S. Stanislas de Kostka, dite Dorimène Auclair.

1ère Conseillère : Sœur S. Venant, dite Cléophée Gaulin.

2ème Conseillère : Sœur Ste Agnès, dite Exilda Pion.

Secrétaire-Générale : Sœur Ste-Béatrice, dite Agnès Smith.

Les Religieuses professes sont maintenant
au nombre de.....86

Novices et Postulantes.....10

Madeleines.....62

Filles de confiance, et autres personnes attachées à la maison...25

Gardes-malades10

Si les maladies de l'âme traitées par les Sœurs de Miséricorde, sont plus nombreu-

ses, souvent plus difficiles à guérir que celles des misères corporelles ; il n'est que trop juste de noter ici combien les gardes-malades, attachées à la Maternité catholique de Montréal, rendent de précieux services à la société ! C'est toujours sous l'empire des devoirs religieux, que ces personnes séculières, ces femmes recommandables, pratiquent leurs délicates fonctions. S'approchant des sacrements une fois par semaine, elles portent un costume de la plus haute modestie, et se dévouent gratuitement dans l'établissement. Toujours au poste comme la sentinelle vigilante, qui observe ce qui se passe pour éviter toute surprise de l'ennemi, elles sont sous la direction des docteurs Dagenais, Leblanc et DeCotret. De faction et le jour et la nuit auprès des malades de l'Hospice, elles les secourent toujours avec empressement, avec charité !

La besogne de ces chrétiennes courageuses est assez rude. Aussi les bons soins qu'elles prodiguent aux infortunées, de passage dans la maison, les font reconnaître comme l'âme

de cette miséricordieuse Maternité. Leur expérience comme leur cœur généreux, relevés par les sentiments de commisération que Dieu leur inspire, les rendent indispensables au siècle que nous traversons.

Dès son entrée dans ce lieu de soulagement, la pauvre abandonnée rencontre avec confiance, ces gardes-d'honneur qui lui parle un langage tendre, lui donne des encouragements affectueux. La main dans la main, elles s'embrassent et pleurent ensemble. C'est alors que la triste coupable se trouve transportée dans les hautes régions de la foi, retrouve le courage des amertumes fortifiante de la Croix !

On nous assure qu'il est arrivé déjà, que quelques-unes de ces bienfaitrices compatissantes sont mortes victimes de leur dévouement, après avoir contractées de leurs patientes, des maladies incurables.

Il n'y a donc que la confiance en Dieu et le désir du Ciel qui puissent pousser des femmes aussi irréprochables à se sacrifier dans un pareil métier !

Une autre grande consolation pour l'Institut de Miséricorde, c'est qu'il arrive très-souvent que des pénitentes, après un certain temps passé à l'Hospice, demandent et obtiennent de continuer à vivre dans le Monastère, ce qui leur donne l'avantage de se faire recevoir Madeleine. Cette classe de femmes toutes transformées a été fondée, dans le but de compléter non-seulement leur propre sanctification, mais aussi d'aider les Religieuses à travailler pour celle des autres. Comme la vie dépend presque toujours du cadre où elle est enchassée, elles sont heureuses de pouvoir s'ensevelir dans l'oubli du cloître, d'avoir un moyen si honorable de se racheter et de se réhabiliter.

En effet, là, tout est paix, douceur, aménité ; pas de rudesse, ni froideur. " Il y a dans notre solitude, écrivait une Madeleine, il y a un charme délicat et grave. On dirait que le Père des miséricordes se baisse pour nous secourir et nous guider ; que Marie notre protectrice par excellence a établi son séjour parmi nous, afin de nous accueillir,

fortifier et diriger vers les hauteurs du sentier de la sainteté.

On dit des arbres : Oh ! les arbres sont d'admirables instruments ; ils ont des accents, des soupirs ; ce sont les harpes de la nature. Eh bien, dans le calme, le repos et le soulagement du saint lieu, on rencontre de ces Madeleines qui deviennent des personnes remarquables sous tous les rapports. L'odeur, la fraîcheur des parfums de la religion qu'elles respirent ; les salutaires enseignements qu'elles reçoivent, la piété qu'elles pratiquent en si bonne compagnie, leur permettent de méditer à leur aise sur la grande affaire de leur sanctification. Ce sont les éléments dont chaque jour elles se nourrissent, et grandissent dans toutes les vertus.

Ah ! ne méprisons pas mais saluons ces femmes qui se signalent par un retour d'un si beau mérite ; obéissent à la même direction, s'occupent dans un ordre et dans une discipline exemplaire.

Si d'un côté, nous admirons la religieuse

de Miséricorde toujours pieuse, simple, charitable comme les fleurs chéries qui forment l'auréole de son existence, remercions la Providence qui aide les Madeleines dans ce gîte délicieux où l'âme se repose plus doucement, plus affectueusement.

Les chiffres suivants démontreront toutes les grâces et les bénédictions répandues par l'Institut dans des âmes revenues au bercail, ou étrangères à la vraie foi.

		Baptêmes,			
		Abjura- tions.	Adultes.	1ère Com- munion.	Confir- mation.
Il y a eu en	1867	6			3
"	1868	5	1	3	6
"	1869	1			10
"	1870	2	1	3	
"	1871	1		1	2
"	1872	6		6	20
"	1873	1	1	6	18
"	1874	4	1	8	25
"	1875	9	8	11	35
"	1876	3	4	5	16
"	1877	3	4	7	21
"	1878		2	4	19
"	1879	2	2	4	8
"	1880		3	4	9
"	1881	3	5	6	12
"	1882	1	6	11	15
"	1883	1	2	4	8
"	1884		2	2	2

		Baptêmes,			
		Abjura- tions.	Adultes.	1ère Com- munion,	Confir- mation
"	1885	1	2	5	22
"	1886		2	5	9
"	1887	1	5	5	14
"	1888		7	6	12
"	1889		3	3	7
"	1890	2	3	3	10
"	1891	1	3	1	7
"	1892	2	2	3	5
"	1893	2	3	5	7
au 27 août, 1894		3		5	8

Voici maintenant ce qu'ont fait les Sœurs de Miséricorde, pour le soulagement du malheur depuis le 1er décembre 1887. De cette date au 27 septembre 1894, elles ont reçu 2,470 patientes. Sur ce nombre plus de 1,700 n'ont rien payé ni pour pension, blanchissage, remèdes ou autres soins ! Enfin, depuis le 9 avril 1889, au 26 septembre 1894, 1726 enfants sont nés à la Maternité.

Pour ce qui se rapporte au détail des dépenses et revenus occasionnées par ces personnes et les enfants de l'Hospice, ajoutons que le gouvernement de la Province, donne chaque année aux sœurs, la somme de sept cents piastres pour les aider dans leur œuvre.

N'aimant pas à être taxé d'exagération, nous dirons que cette communauté fait face à ses dépenses qui sont énormes, avec les recettes provenant des pensionnaires qui peuvent payer, et cette division du travail inspirée par le sentiment religieux. Comme on le sait, l'esprit du siècle est loin d'être favorable aux Institutions religieuses : on les croit puissamment riches ; et plusieurs personnes s'imaginent qu'elles entassent des sommes fabuleuses pour l'avenir. Erreur n'est pas toujours compte !

La chose la plus consolante pour ceux ou celles qui vivent dans une inquiétude fausse, c'est que les autorités compétentes, religieuses et civiles, après la plus stricte vérification des faits connaissent parfaitement la question financière de l'établissement, qui est irréprochable !

L'œuvre admirable du soin des enfants abandonnés mérite ici une mention spéciale ; c'est, croyons-nous la mission la plus ardue que l'on puisse entreprendre. A cette fin, les Sœurs de Miséricorde ont acheté

dans la belle paroisse de saint Hilaire, tout près de Montréal, un vaste terrain avec anciennes constructions pour dix mille dollars.

C'est là qu'elles ont ouvert le 19 mai 1892, un asile dont les fruits seront immortels. Nous ne saurions trop admirer l'infinie bonté de Dieu pour ce nouveau refuge, destiné à arracher à la vie des rues, les abandonnés que trop souvent de coupables auteurs ne veulent pas nourrir ; et rendre à ces existences sans noblesse un principe de force et d'espérance en travaillant à leur inoculer la vertu.

Naïssé l'enfant sans protection, laissé au gré des tourbillons de la vie, aussitôt, là comme chez les Sœurs Grises, sa faiblesse sera protégée. Il sera relevé de sa misère et soulager dans sa douleur !

Un jour un enfant voué à la mort, victime des lois barbares, descendait le long d'un fleuve tranquillement couché dans une corbeille de joncs, insouciant du sort qui l'attendait. Mais la Providence qui veillait sur lui, amena sur le bord de l'eau la fille même

du roi. Celle-ci, s'étant fait apporter le petit, fut émue de pitié en le voyant destiné à périr misérablement. Elle appela une nourrice, et lui présentant ce chérubin, elle lui dit : " Prends ce petit être abandonné à la fureur des flots, nourris le-moi, je te donnerai moi-même ta récompense." L'enfant ainsi sauvé de la mort, grandit et devint le libérateur de tout un peuple.

C'est cette même providence, à laquelle Moïse dut la vie, qui nous montre aujourd'hui ces nombreuses victimes, exposées sur un fleuve plus agité et plus dangereux que le Nil.

C'est donc un grand bonheur, qu'à la vue de tant de misères souverainement dignes de notre compassion et de notre bienfaisance, les Sœurs de Miséricorde, apportent dans cette œuvre, leurs plus généreux concours.

Elles veulent par leur dévouement et dans les épanchements si doux de la confiance, que ces petits misérables confiés à leur surveillance n'aille point grossir le nombre des vagabonds, de ces gens sans

aveu, qui forment dans nos sociétés une plaie hideuse. étant une pépinière de tous les vices. Comme ces servantes de Jésus-Christ, plaignons-les, non avec un sentiment de commisération stérile, mais avec la générosité d'un cœur intelligent, qui voit dans le malheur, dont ils sont la victime, l'un des plus grands fléau de la famille, de la société et de la religion.

N'avez-vous jamais rencontré de ces nourrissons chétifs qui se fanent et s'étiolent ; qui sont languissants, si triste à voir, que la plupart vous serrent le cœur de pitié ? Aucun souffle ne les réchauffe, aucune main ne les relève, ni les soins attentifs, ni les sourires, ni les pleurs, ni la science surtout. Le destin semble les condamner. Que faire alors ? Préparez le linceul et commander l'étroit cercueil ou dormira la vie d'un être étouffée dans son germe ? Oh ! non pas !

Celle qui se fait la mère chrétienne des abandonnés, ne désespère pas si vite ; elle le placera sous la douce influence de la campagne, où il respirera un air pur. Là sous sa

surveillance, dans les bras d'une nourrice recommandable il sera bien vêtu, bien soigné et se réveillera au doux chant des oiseaux qui voltigent à travers le gazon, et l'herbe fleurie. Et si par malheur sa gaieté ne dure pas, ou que sa figure annonce la souffrance, peut-être l'approche de la mort ; alors elle se mettra à genoux, et après une courte mais irrésistible prière, elle prendra elle-même ce petit enfant agonisant et flétri, et sur ses langes blancs, lui attachera pieusement une médaille miraculeuse avec un ruban bleu. Eh bien ! savez-vous qu'on a déjà vu par ses soins, la toux opiniâtre s'apaiser par enchantement ; la fièvre cruelle et blême disparaître ; un jeune sang rose et vif palpiter dans l'artère, ranimer le regard, et réchauffer les membres. L'arbuste desséché revenir en fleur.

Voilà les sentiments qui dominent chez la Sœur de Miséricorde ; la vigilance, la tendresse, le don complet et constant de soi-même, les sacrifices et les continuelles fatigues. C'est ce qu'elle comprend et prodigue

au prochain sans aucune défaillance. Elle accepte volontiers et même avec reconnaissance toutes les charges de la gardienne vigilante de l'orphelin abandonné qui devient son enfant adoptif.

Ah ! n'est-ce pas là un des plus beaux spectacles au sein de nos sociétés modernes, si affolées de grandeurs et de jouissances, de voir ces vierges dévouées à la vérité, embrasser avec amour la croix de leur divin modèle et travailler à refaire une famille pour tous ceux qui sont délaissés ? Il est donc absolument nécessaire que la charité de nos religieuses élèvent, construisent à côté du temple de la fortune et du théâtre du plaisir, des monuments impérissables.

Non contentes de répandre d'aussi bons services dans la province de Québec, les Sœurs de Miséricorde furent autorisées dès le 19 mai 1879 à ouvrir une première mission à Ottawa ; ce site, choisie par Sa Majesté, la reine Victoria, en 1858, pour être la capitale permanente du Canada.

Le bien qui se fait par ces bonnes reli-

gieuses rencontre tous les jours une louable émulation sur ce point important du pays. Formées dans le but d'accomplir des œuvres de miséricordes spirituelles et corporelles envers le prochain ; elles reproduisent dans l'établissement ce qui se propage à la maison-mère de Montréal.

C'est à la demande de S. G. Mgr J. T. Duhamel, que la mission d'Ottawa fut fondée. Cette branche de l'héroïsme, transplantée dans la capitale canadienne, n'a rien perdue de sa vitalité. Il pousse à chaque instant des fruits de ses bonnes œuvres, portant le caractère du tronc vigoureux d'où elles sont sorties : Dans cette mission, il s'y opère des conversions les plus encourageantes. Ce bel établissement situé sur la rue Wellington, reçoit habituellement de 150 à 200 patientes par année. Les chapelains de la mission depuis sa fondation furent : les Révds MM. Sauvé, Croteau, Charlebois, T. Allard, L. Levesque. Elle est maintenant desservie par les RR. PP. Dominicains.

La R. S. St. Zotique, fondatrice de la maison de St. Hilaire, est actuellement supérieure à Ottawa. Le personnel de cette mission se composait le 3 octobre 1894, de dix Religieuses, onze Madeleines, trois gardes-malades, et dix-sept autres personnes attachées au service de la maison.

Enfin, le 1er septembre 1887, New-York, la ville aux deux millions d'habitants ; la plus importante des Etats-Unis par ses usines et son industrie, recevait des Sœurs de Miséricorde de Montréal. Quoique glorieuse de ces institutions et de toutes les œuvres merveilleuses qui attestent sa foi et sa charité, Mgr l'archevêque A. Corrigan et son clergé comprirent que plus une cité est immense et riche, plus grandes et plus nombreuses aussi doivent être les œuvres destinées à soulager les misères physiques et morales. Ce fut donc d'après ces pieuses et importantes sollicitations, que les héroïques sœurs de Montréal, n'hésitèrent pas de se rendre pour y ouvrir en toute confiance une maison de leur Institut, La R. S. St-Stanislas,

dépositaire actuelle de la maison-mère, et ses compagnes étaient heureuses de s'élancer à la conquête des pauvres pécheresses coupables, que couvre le drapeau constellé de la grande république voisine

C'est donc à travers cette multitude où la religion parle à chacun sa langue, que la Sœur de Miséricorde vint offrir du soulagement aux plus abandonnées ; surtout les éloigner de tous les dangers et les encourager dans les épreuves de la vie. La colonie canadienne catholique de New-York avec ses pasteurs et ses sœurs de Charité, ne reste pas en arrière pour faire le bien. Son dévouement est admirable ! La mission des Sœurs de Miséricorde établie sous la haute approbation de Mgr l'archevêque Michel Auguste Corrigan, a pour supérieur ecclésiastique actuel le Rev. John Edwards, et pour chapelain, le Rev. F. Tetreau, pasteur de l'église St. Jean-Baptiste. Elle a été incorporée le 23 novembre 1888, sous le titre : "*The New-York Mother's Home of the Sisters of Miséricorde.*" Aujourd' hui la R. Mère Sup. Marie de la Miséricorde et 14 religieuses avec leurs assistantes font le service de l'œuvre. De 1887 en octobre 1893, 717 patientes

ont été admises gratis dans l'institution. Avec le concours de nombreux et puissants bienfaiteurs, les sœurs achetèrent il y a six ans, une maison dans la *East 86th Street*, près du fleuve, dans un endroit salubre et pittoresque. Elle coûta 31,500 dollars. Mais comme elle ne contenait que 30 chambres et ne pouvait ainsi suffire aux besoins toujours augmentant, les Sœurs de Miséricorde, se chargèrent d'une nouvelle dette, pour répondre aux désirs de l'archevêque et de la population. Elles décidèrent donc de faire construire de nouveaux bâtiments plus vastes, qui coûtèrent cette fois 92,000 dollars, comprenant l'ameublement. Comme le disait dernièrement un écrivain protestant : "Le développement de la religion catholique dans la ville de New-York, doit être attribué à l'activité des sœurs de charité, qui secondent si merveilleusement les travaux des prêtres." Parlant de la Sœur de Miséricorde il dit : " Par ces bienfaisantes actions et son caractère irréprochable elle commande à tous les sectaires, les étonnent, les désar-

ment, les dominant pour ainsi dire. Glorifions-les ! Respectons-les ! Voilà ce que méritent ces trésors de la charité chrétiennes " !

Que de sacrifices et de belles choses accomplies dans près de cinquante ans par l'Institut des Sœurs de Miséricorde, dont les débuts furent si pénibles. C'est une multiplication incroyable, qui tient du prodige et qui porte la marque manifeste de la volonté de Dieu. Quel vaste champ de bonnes œuvres ! Quel somme immense de bien, accompli à chaque instant dans Montréal, Ottawa, St-Hilaire et New-York.

Qu'il fait bon de connaître l'art avec lequel la foi catholique a varié ses dons, répandu ses secours, distribué ses trésors, ses remèdes, ses lumières.

Le sol de notre pays est fertile pour les œuvres de la religion et de la charité, c'est ce que compris il y a plus de vingt ans, le Souverain Pontife Pie IX, de sainte mémoire, lorsque appréciant les services rendus par la Communauté des Sœurs de Misé-

ricorde, Sa Sainteté voulu bien la prendre sous sa sage et spéciale protection, en l'approuvant, approuvant et confirmant sa constitution.

Pieuses dames de Miséricorde, vous êtes donc dans les desseins de Dieu les servantes de sa Providence ; votre abondance n'est donc que la portion des âmes pénitentes ; votre élévation, dans l'ordre de la sagesse éternelle, n'est donc destinée qu'à leur servir d'asile ; votre autorité qu'à les protéger ; vos dignités qu'à venger leurs intérêts ; l'éclat de votre nom, qu'à les consoler par vos offices ; votre rang, qu'à leur adoucir l'inégalité de la condition et le malheur de leur avenir. En vous humiliant ainsi, vous soulagez leur triste sort, vous les affermissiez dans la soumission à Celui qui les frappe.

Soyez comprises ! Soyez bénies.

- - **Melle BERNIER,** - -

Ci-devant Modiste de la *Cie. Générale des Bazars*, aujourd'hui Maison BOISSEAU, tient

Son Magasin d'Ouvrage au No 2000 rue Ste-Catherine,
Entre St-Urbain et St-Philippe.

Pour Robes et Manteaux, Coupe parisienne,
Confection de première classe. Prix modérés.

Arcand Freres,

Marchands de Nouveautés,

111 rue St-Laurent, Coin de la rue Lagachetière,
MONTREAL.

UN SEUL PRIX !!

Manteaux de Dames et Habillements pour Hommes une Spécialité.

Seuls dépositaires pour le Canada des Toiles
hygiéniques Kneipp.

“ Contre les maladies, il n'y a qu'un remède : l'endurcissement du corps, et dans ce but, il n'y a rien de mieux que porter de la toile sur la peau.”—SIB. KNEIPP.

EDMOND HARDY

Editeur et Importateur de Musique et d'Instruments.

Agent pour la célèbre Maison d'instruments de fanfare et
d'harmonie de C. MAHILLON de Bruxelles.

Violons, Mandolines, Guitares, etc.

Cordes pour tous les Instruments.

1637 rue Notre-Dame, Montreal.

TELEPHONE 2466.

**GRANDE
REVOLUTION**



**DANS L'ART DE
GUERIR LES MALADIES**

Le nombre de malades pris de découragement est incalculable. Combien sont presque au désespoir, dégoûtés des drogues nauséabonde et souvent meurtrières qu'on leur a conseillé de prendre. Ce sont toutes ces personnes ainsi affligées que M. Z. Brabant, herboriste pratique, invite d'une manière toute spéciale à venir le voir.

Ceux qui souffrent de dyspepsie, rhumatisme, hydropisie, paralysie, maladies du coeur, cancers, maladies de la peau, dartres, ulcères, etc., etc, en un mot tous ceux qui souffrent de maladies chroniques ou réputées incurables, peuvent trouver une prompte guérison en s'adressant chez

Z. BRABANT, Herboriste Pratique,

2242 RUE NOTRE DAME.

Procurez-vous nos derniers certificats, et vous serez convaincus des guérisons les plus merveilleuses.

F. ED. MELOCHE

Prof. à l'Ecole des Arts à Montréal

Médaille à l'Exposition de Chicago, 1893.

Décoration d'Edifices publics, religieux et civils

ARCHITECTURE, PEINTURE.

Domicile et Atelier :

184 - Rue BERRI - 184
MONTREAL.

Téléphone Bell 6478.

Laprés & Lavergne,
Photographes,
360 Rue St-Denis, - Montreal.

Coin de la Rue Ontario.

M. J. N. LAPRES était autrefois de la Maison W Notman & Fils. Portraits de tous genres à l'huile, au crayon, pastel, etc., agrandis d'après de petites photographies. Photographies timbres poste d'après cabinet. Buste à 25c la doz, pour cartes mortuaires, entêtes de lettres, cartes de visite, etc. Nous donnons cinq pour cent d'escompte au clergé, ainsi qu'aux communautés religieuses.

Wm. Rodden & Co.

Successeurs de

Day & Deblois

- Ouvrages en Fer et d'Architecture -
EN GENERAL

110 à 120 Rue Anne
MONTREAL

COLONNES,
PILASTRES,
GRILLAGES,
BALUSTRES d'Escaliers

Estirons fournies
sur Demande.

Chaudières à eau chaude,
Accessoires à vapeur en fonte,
Bains, Eviers, Patrons et Moulages.

Confection sous le plus Court Delai

TELEPHONE 123.

0 — **LE** — 0



Maintient encore sa réputation comme étant
LA PLUS SIMPLE,

La plus facile à conduire

Et la Meilleure sur le Marché.

Avantages spéciaux accordés à ceux qui
achèteront directement au BUREAU PRIN-
CIPAL de la COMPAGNIE,

246 - St-Laurent - 246

MONTREAL.

ALBERTO DINI

—IMPORTATEUR DE—

MARCHANDISES ITALIENNES et FRANCAISES

De Choix et à Bas Prix.

Spécialité : Huile d'Olive vierge Lucca, Pâtes Italiennes et Françaises, etc., Fromages, Saucissons, Macaroni, etc. Aussi Produits du Canada et des Etats-Unis en gros et en détail.

No 2026B Rue Ste-CATHERINE, MONTREAL.

O. Aurelien Bigaouette

Marchand de Chaussures

33 Rue St-Laurent, 33

Montreal

Ordres exécutés promptement, dans les
derniers goûts et à Bas Prix.

**Une Visite est respectueusement
sollicitée.**

D. & J. SADLIER & CIE.
Editeurs Catholiques

Libraires et Papetiers, Marchands d'Ornements d'Eglises et de Vêtements pour religieux. Statues et articles nécessaires pour communautés.

1669 - Rue Notre-Dame, - 1669
Montreal et Toronto.

THOMAS SONNE

*Fabricant de Couverts, Tentes, Voiles et
Drapeaux de toutes nations,*

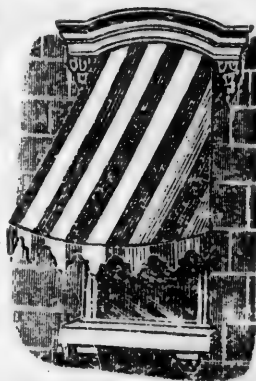
**187-189 rue des Commissaires
MONTREAL**

Couvertures de wagons et
pour chevaux. Tentes de
toutes grandeurs à louer.

Cordes à poulies posées
sous le plus court délai.

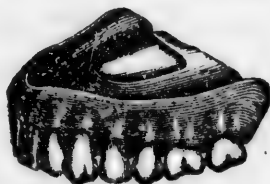
Toiles goudonnées et Vê-
tements en caoutchouc.

Appareils de sauvetage
contre le feu, toujours en
mains. Télép Bell, 1161.



Dr J. G. A. Gendreau,

Chirurgien



Dentiste

**20^{RUE} St-Laurent,
Montreal**

*Extraction de Dents sans douleurs par l'électri-
cité et par anesthésie locale. Dents posées avec ou
sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.*

Heures de consultation : De 9 A. M. à 6
P. M.—Téléphone 2818.

ETABLIE EN 1874.

- G. A. LAMONTAGNE & CIE. -

Marchands & Tailleurs

1536 RUE STE-CATHERINE,

Voisin de la Banque d'Epargne

MONTREAL.

Spécialité : Tweeds Français, Canadiens,
Anglais et Ecosais.

JOS. ROY & CIE.,

**Ferblantiers, Plombiers
Couvreur**

Spécialité: Travaux exécutés promptement
et à bas prix pour tous genres de chauffage.

Fournaies à eau chaude, à vapeur, d'appareils à gaz et de cloches.

Fabricants de Fourneaux de cuisine patentés. Satisfaction garantie.

Une visite est sollicitée.

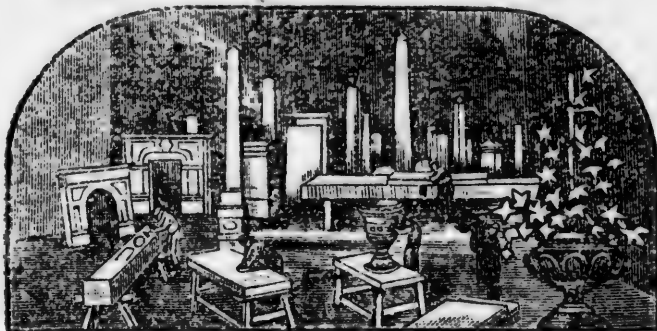
Atelier 681

Residence 671a

ST-LAURENT

MONTREAL.

MARBRERIE CANADIENNE



GRANIT et MARBRE de DIFFERENTE COULEURS

36 Rue Windsor - Montreal.

A. R. CINTRAT

MARBRIER SCULPTEUR

Monuments, Pierres Tumulaires et Devants de Cheminées en tous genres, Carrelage en Marbre et Mosaïque, Tables pour Plombiers, Meubliers, Etc.

TELEPHONE No. 2973.

E. B. DUMOUCHEL & CIE.

55 RUE ST. DOMINIQUE, MONTREAL.

AGENTS ET

Reparateurs de Machines à Coudre

PARAPLUIES, HORLOGES, Etc.

AIGUISENT LES CISEAUX, RAZOIRS ET SCIES.

Spécialité pour décoration d'églises, de chapelles, édifices publics, résidences privées, etc.

D. A. BEAULIEU, Artiste-Peintre-Décorateur,

1986 RUE STE-CATHERINE,

MONTREAL.

Fabricant de vitraux peints et en mosaïque.

Plants et estimés fournis pour toutes sortes de décorations

MAISON FONDÉE EN 1870.

Laporte, —
— Martin —
— & Cie.,

Epiciers en Gros.

IMPORTATION DIRECTE DES PAYS
DE PRODUCTION.

Spécialité : Huile d'Olive pour sanctuaire.
Les VINS DE MESSE de différentes marques toutes approuvées par les autorités ecclésiastiques.

Echantillons et prix envoyés sur demande.
Les commandes par correspondance reçoivent une attention spéciale.

ADRESSE :

72, 74, 76, 78 RUE ST-PIERRE,
MONTREAL

M^{lle} CHARLAND

SALON DE TOILETTE POUR DAMES

Cheveux et Perruques faites à ordre.

2106 Rue Ste-Catherine 2106

MONTREAL

Teintures pour rendre aux cheveux leur couleur naturelle, ainsi que préparations de toilette les plus en vogue.

Articles de fantaisie : peignes, brosses, fer à friser, etc. Préparation spéciale pour la peau.

Nous coiffons les dames pour 35 cts, à domicile pour 75 cts. Shampoo 35 cts.

* H. A. Miller, *

Peintre de Maisons,

D'enseignes et de Rideaux.

Tapissier & Decorateur

Doreur, Vitrier, Imitateur, Blanchisseur, etc.

1996 Ste-Catherine

MONTREAL

J. E. W. LECOURS

Pharmacien-Chimiste

**COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS,
MONTREAL**

Prescriptions préparées avec soin par des gradués compétents. Parfumerie et articles de toilette en grande variété.

Les médecins et les institutions religieuses sont servis de drogues pures aux prix du gros.

Téléphone Bell 7339.

TELEPHONE 1196.

J. H. BLUMENTHAL & FILS

Marchands-Tailleurs.

Hardes Faites et Merceries à bas prix. Cravates, Corps, Caleçons, Chemises, etc.

**Coin des rues Craig et Bleury,
Aussi 1447 1449 rue Ste-Catherine,
MONTREAL**

La Société des Arts

DU CANADA

1666 Notre-Dame, Montreal

Distribution de Tableaux chaque Mercredi.

PRIX DU BILLET : 25 Cts

Nap. Rhéaume & Frère

...MANUFACTURIERS DE...

Moulures, cadres, miroirs

Et Manteaux de cheminées, Poles à rideaux.

Gravures, Chromos,

Et Arthogravures.

SCULPTURE ET DORURE.

75 ^{RUE} St-Laurent,

Manufacture : 46, 48, 50, rue St-Dominique,

MONTREAL.

Téléphone Bell 910.

P. * MILLOT,

961 RUE STE-CATHERINE

Coin Avenue Delorimier,

Plombier | et | Ferblantier
expérimenté

Marchand de Ferronneries, Peintures, Huiles,
Vitres, Vernis, Tapisseries, etc.

Bon choix de Ferblanteries,

Poêles et Fournaises à Bas Prix.

Venez voir et juger par vous-meme

LE CHEMIN DE FER DU GRAND :. TRONC

Est la grande route internationale entre
L'EST ET L'OUEST.

La seule ligne ayant trois convois express à grande vitesse. Trains quotidiens, excepté le dimanche, entre Montréal, Toronto, les Chûtes de Niagara et Chicago.

La grande route des touristes et de paysages

La seule ligne offrant un magnifique coup d'oeil des principales villes et endroits remarquables le long des rives pittoresques du fleuve St Laurent et des bords du lac Ontario. La seule ligne continuée en chemin de fer depuis l'Ouest à Cacouna, Dilhousie et autres places d'eau sur les rives du St-Laurent. La seule route aux lacs Muskoka et Midland.

Des convois express non-interrompus relient Montréal et New-York, Boston, Portland, Québec, Halifax et Ottawa.

Demandez des billets par le Chemin de fer du Grand Tronc, au bureau des billets de la ville de Montréal,

143 Rue St-Jacques,
Et à la Station Bonaventure.

D. O. PEASE, Dist. Pass. Agent.

N. J. POWER, G. T. Bell,

G. P. Agt. A. G. P. Agt.

L. J. SERGEANT,
Gérant Général.

RENAUD, KING & PATTERSON,

— *Fabricants et Importateurs de* —

*MEUBLES, LITS EN FER, SOMMIERS,
LITERIES, Etc., Etc.,*

645 Rue Craig



MONTREAL

Cette maison possède un des plus grands choix de Meubles du Canada et offre des avantages spéciaux aux communautés, maisons d'éducation, etc.

Une visite prouvera que l'on peut obtenir la plus grande satisfaction.

PERSONNAGES : TABLEAUX : MEDAILLONS :
GRISAILLE

Castle & Fils

20 RUE UNIVERSITE, MONTREAL.

Etablissements artistiques de peinture sur verre. Spécialité:
Vitraux d'art pour Eglises.

*Agents pour la maison E. Champigneulle & Cie.
Bar-le Duc, France.*

Approuvée par Sa Sainteté N. S. P. Le Pape Pie IX
Bref du 5 Mai 1865.

Envoi sur demande de Croquis et Devis.

EDM. HARDY fournisseur de musique
aux maisons d'Education Catholiques.

T. CREVIER & FILS,

MANUFACTURIERS DE

POELES, FOURNAISES A AIR CHAUD,

Matériaux en fonte pour bâtisses, ferblanterie,
réfrigérateurs, etc.

Salle de vente et d'échantillons :

541- RUE CRAIG -541

Fonderie : 95, 97 et 99 RUE CRAIG,

Montreal

Ordres pour couvertures en fer blanc et tôle galvanisée.
Réparations faites avec promptitude.

MAISON POPULAIRE !

♦ **N. LEVEILLE,** ♦

Marchand-Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison L. C.

De Tonnancour,

**138 $\frac{1}{2}$ Rue St-Laurent,
Montreal**

Nouvellement reçus : Draps, meltons, tweeds français, anglais et écossais pour costumes ou habillements d'automne et d'hiver. Venez voir.

Aux Messieurs du Clerge !

VINS DE MESSE

Nous apportons une attention toute particulière à l'importation directe, de Sicile et d'Espagne, de nos Vins de Messe. Les certificats authentiques que nous tenons et qui sont approuvés par Sa Grâce Monseigneur l'archevêque de Montréal, sont une garantie incontestable de leur pureté. Nous tenons aussi l'huile d'olive pour lampe de sanctuaire ainsi que cierges approuvés.

HUDON, HEBERT & CIE.,

Importateurs de Vins et Liqueurs en gros,

Coin des rues Le Royer, De Bresoles et St-Sulpice,

Oi-devant No. 304 Rue St-Paul,

MONTREAL

LA COMPAGNIE D' Approvisionnement Alimentaires De Montréal (Limitée.)

*Huiles d'Olives pour tables et pour veilles de sanctuaire, Cierges,
Bougies, Pâtes alimentaires, Conserves alimentaires, Conserves
de fruits, Extraits de bouillons. Chocolats, Cafés, Cigares.*



*Vins de Messe, Portogone-Sauternes-Sicile, Claret de Bordeaux, Sauter-
nes, Sherries, Vins d'Oporto, le Stimulant au Vin de Rancio, Vin de
Cherrier. Cognacs, Rhume. Liqueurs françaises.*

Conditions spéciales pour le Clergé et les Communautés
religieuses. Demandez nos Prix courants.

Bur. et entrep.: 87-89 St-Jacques, 64-66 des Fortifications
MONTREAL.

